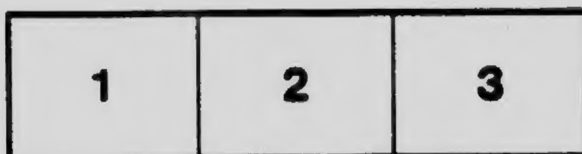
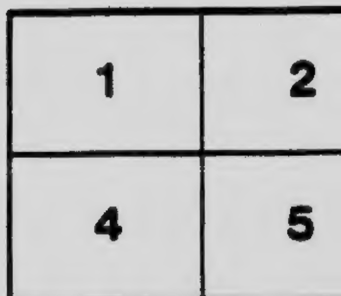
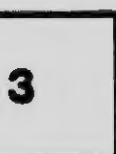
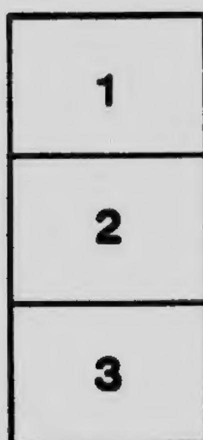
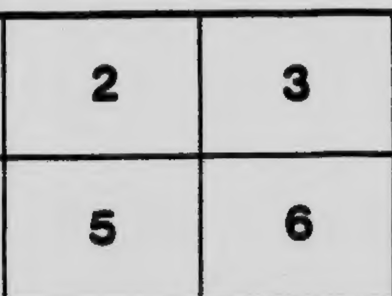

1
2
3


1
2
4
5


3


1
2
3


2
3
5
6

LE

JEUNE HENRI

No [illegible]

LE JEUNE HENRI.—P. 17.



Elle s'enfuit avec son butin dans la forêt voisine.

LE

JEUNE HENRI

SUIVI DE

LA COLOMBE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE CHRISTOPHE SCHMID

PAR LOUIS FRIEDEL



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
79, rue Saint-Jacques, 79

LE

JEUNE HENRI

CHAPITRE I

Le soin des enfants est une occupation digne des anges.

Au commencement du siècle dernier, il y avait, non loin de la grande forêt de B***, un antique et superbe château, habité par le comte Frédéric de la Rochêne et la comtesse Adélaïde, son épouse. Ils n'avaient qu'un seul enfant, nommé Henri, petit garçon plein de gentillesse et beau comme un ange ; aussi le chérissaient-ils au delà de toute expression.

Mais avant que cet enfant sût prononcer le doux nom de père, la guerre éclata, et le noble comte fut obligé de quitter sa famille pour se rendre à l'armée. La bonne comtesse resta seule avec ses domestiques dans le château ; le petit Henri devint alors le seul objet de sa tendresse et son unique consolation au milieu de la solitude où la laissait l'absence de son époux. Elle résolut de se vouer tout entière à l'éducation de cet enfant chéri, et ses vœux appelaient sans cesse l'heureux moment où, volant à la rencontre de son époux, elle lui présenterait leur fils grandi et embelli.

Un soir, la comtesse était dans sa chambre, assise et tenant son enfant sur ses genoux; la bonne, nommée Marguerite, amusait le petit Henri et lui présentait, en folâtrant, quelques fleurs nouvellement cueillies. L'enfant étendait ses petites mains pour saisir ces fleurs, et souriait. La mère souriait aussi, et jouissait de la joie naïve de son cher petit Henri. Tout à coup un des domestiques qui avaient accompagné le comte Frédéric à l'armée entra dans l'appartement, et apporta la triste nouvelle que son maître, dangereusement blessé, demandait à voir son épouse avant son dernier moment, qui ne paraissait pas éloigné.

A ces mots, la pauvre comtesse devint pâle comme la mort et fut tellement saisie, qu'il lui resta à peine la force de soutenir son enfant. Le messager tâcha de la rassurer en lui donnant l'espoir que le comte pourrait se rétablir; mais il ne put lui cacher que le danger était imminent, et qu'elle serait obligée de partir sur-le-champ, et de voyager nuit et jour, si elle voulait être sûre de trouver son époux encore en vie. La comtesse résolut de ne pas perdre une minute. Elle embrassa son fils en versant des larmes amères. “ Mon bon petit Henri, s'écria-t-elle tout éplorée, hélas! tu ne peux comprendre encore le désespoir de ta mère. Pauvre enfant! tu perdras ton père avant de l'avoir connu. Ah! mon cœur se brise à l'idée de me séparer de toi; mais il est impossible de t'emmener dans ce long et pénible voyage, au milieu des horreurs de la guerre.

“ O Marguerite, continua-t-elle en se tournant vers la bonne, je vais te confier ce que j'ai de plus cher: aie bien soin de cet enfant; ne le laisse pas

un moment seul, pas même pendant son sommeil. Fais comme si j'étais toujours présente ; donne-lui les mêmes soins et la même attention. Tous les matins surtout, lorsqu'il fera beau, tu lui feras respirer l'air pur en le promenant dans le jardin. Chante-lui souvent une petite chansonnette, parle-lui sans cesse, montre-lui souvent des fleurs ou d'autres objets agréables, mais ne lui laisse jamais entre les mains rien qui soit capable de le blesser. Je pense bien que tu ne lui feras jamais le moindre mal, et j'espère que tu supporteras avec patience les petits défauts de son âge. LE SOIN DES ENFANTS EST UNE OCCUPATION DIGNE DES ANGES : sois l'ange tutélaire de mon fils. J'ai recommandé à Marthe, la femme de charge, en lui confiant le soin de toute la maison, de veiller aussi à ce que tu suives ponctuellement toutes les instructions que je viens de te donner, et de m'en rendre compte. Promets-moi de ne jamais rien oublier de ce que je viens de te recommander, pour que, du moins à cet égard, je puisse être tranquille. A mon retour, si tu me présentes mon enfant gai et bien portant, tu peux être sûre que je te récompenserai de tes soins."

Marguerite promit tout. La comtesse embrassa son enfant, le bénit ; puis, l'ayant rendu à sa bonne, elle descendit dans la cour, où l'entourèrent tous ses domestiques éplorés. Enfin elle monta en voiture, et partit à l'entrée de la nuit, malgré la pluie qui tombait par torrents.

CHAPITRE II

Enlèvement d'Henri.

Marguerite, jeune paysanne pauvre et orpheline, avait l'âme aimante et pieuse, l'humeur douce et gaie, et la fraîcheur de son teint annonçait la santé et l'innocence. La réunion de ces avantages avait déterminé la comtesse à se l'attacher en qualité de bonne d'enfants. La jeune fille était bien résolue à suivre ponctuellement les instructions de sa maîtresse, car dans la comtesse elle chérissait une bienfaitrice. La reconnaissance exaltait son zèle, et elle se complaisait à prodiguer les plus tendres soins à cet aimable enfant, en qui elle honorait son futur maître.

Un jour, Marguerite tricotait auprès du joli berceau où dormait Henri, et sur lequel elle avait réuni des roses et d'autres belles fleurs, afin qu'à son réveil les premiers regards de ce cher enfant rencontrassent des objets agréables. Une gaze blanche et légère le défendait de la piqûre des mouches, et à travers ce tissu transparent ses joues rondes et vermeilles paraissaient plus fraîches encore que les roses dont une si tendre sollicitude l'avait entouré.

Tout à coup une troupe de musiciens ambulants se fit entendre devant la porte du château. Les domestiques accoururent, et, profitant de l'absence de leurs maîtres, conduisirent ces étrangers dans une salle basse, où l'idée leur était venue soudainement de se procurer, ce soir même, le double plaisir de la musique et de la danse. Marguerite aimait

passionnément la musique ; mais, fidèle aux ordres de la comtesse, elle restait tranquillement assise à côté de l'enfant, qui dormait encore, lorsque Georges, le garçon jardinier, entra brusquement et lui dit : " Viens donc, Marguerite, descends un peu ; si tu savais comme nous nous amusons là-bas ! jamais de ma vie je n'ai entendu une si belle musique. L'un a un tambour de basque orné de petites clochettes, sur lequel il donne des coups de poing comme s'il voulait le mettre en pièces ; un petit marmot fait résonner un triangle d'acier, qui, ma foi, ne va pas mal ; tandis qu'un gros et robuste gaillard souffle dans un cor de chasse et en tire des sons si forts, que les deux oreilles m'en tintent à la fois... Descends donc bien vite." Mais Marguerite dit qu'elle ne pouvait quitter le petit Henri une seule minute. " Bah ! quel enfantillage ! lui répliqua cet étourdi. Est-ce que tu voudrais faire la sainte nitouche, tandis que toute la maison s'amuse ?... Tu vois bien que cet enfant dort, et certes tu ne peux pas l'aider à dormir... Allons, viens, viens ; dans un petit quart d'heure tu retourneras à ton poste. Ne me refuse pas au moins UNE contredanse, je t'en prie." Marguerite se laissa entraîner. Le cœur lui battit avec force en descendant à la salle où tout le monde était réuni, et elle s'y amusa fort peu. Cependant elle se sentait tourmentée d'une vague inquiétude. Plusieurs fois elle voulut quitter la danse, mais les autres domestiques la retinrent. Enfin, n'y pouvant plus tenir, elle s'échappa, et retourna en toute hâte auprès de l'enfant chéri qu'une mère absente avait confié à sa garde.

Comment peindre son effroi! le berceau était vide: l'enfant avait disparu. Dans le premier instant elle cherchait à se rassurer. Sans doute, quelque domestique, pour lui faire une niche, avait, en son absence, caché l'enfant dans un autre lit. Mais la seule idée que la comtesse pourrait un jour être instruite de cette mauvaise plaisanterie, et par conséquent de sa négligence, la faisait trembler. Elle parcourut à la hâte tous les appartements, mais en vain. Alors une frayeur mortelle s'empara de son âme; elle se précipita dans la salle en criant aux danseurs: " Le jeune comte n'est plus dans son berceau; qui de vous m'a joué le mauvais tour de le cacher?..." Tout le monde resta muet de surprise et de crainte; personne n'étant sorti de la salle, ils ignoraient tout ce qui s'était passé. Sur-le-champ on cessa la danse; les musiciens même partirent sans demander leur salaire. Les domestiques visitèrent tous les appartements, et bientôt ils eurent l'affreuse certitude que le jeune comte avait été enlevé et que plusieurs objets précieux avaient également disparu. Ce fut alors qu'éclatèrent les gémissements et les sanglots, et que la désolation devint extrême et générale. " Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria Marthe, la femme de chambre, suffoquée par les larmes, que va devenir madame quand elle apprendra cela?... Ce sera son coup de grâce..., elle en mourra."

Marguerite surtout se livrait au plus violent désespoir. Dans l'excès de sa douleur, elle voulut s'enfuir et se détruire même; et si on ne l'eût retenue, elle se serait jetée dans la rivière.

" O mon Dieu, mon Dieu! s'écriait-elle sans cesse, le cœur navré de douleur et de repentir, qui

aurait jamais pensé qu'un seul instant d'oubli, qu'une si légère désobéissance pût avoir des suites aussi déplorables !"

CHAPITRE III

Douleur d'une mère.

Tandis que tous les domestiques du château, rassemblés dans la chambre à coucher du petit Henri, faisaient retentir l'air de leurs lamentations et de leurs cris douloureux, pendant que Marguerite, échevelée, attachait ses regards égarés sur le berceau, vide maintenant, auprès duquel elle s'était jetée à genoux, au milieu des roses dont elle l'avait orné le matin même, et qui dans cet instant étaient dispersées par terre, flétries et foulées aux pieds, la porte s'ouvrit et l'on vit entrer... la comtesse.

La blessure du comte n'avait pas été aussi dangereuse qu'on le croyait d'abord ; la présence et les soins de son épouse hâtèrent sa guérison. Et dès qu'il avait été hors de tout péril, la comtesse, à sa sollicitation, et pressée encore plus par sa tendresse maternelle, s'était remise en route pour se trouver le plus tôt possible auprès de son cher enfant. En arrivant au château, elle courut droit à cette chambre où elle espérait presser contre son cœur l'objet de ses plus tendres affections.

On ne saurait décrire la stupeur où la subite apparition de la comtesse plongea toute sa maison. Marguerite jeta un grand cri. Son air désespéré, ses

yeux rouges et gonflés, la pâleur de toutes ces figures consternées, et surtout le berceau vide, frappèrent les premiers regards de la comtesse. Son âme fut saisie de terreur. Personne n'osait répondre à ses questions. Mille pressentiments sinistres, mille idées effrayantes se croisèrent dans son esprit avec la rapidité de l'éclair ; elle tremblait d'apprendre la mort de son fils. Enfin, lorsque des demi-révélations, interrompues par la crainte et les sanglots, lui eurent laissé deviner la vérité, elle tomba évanouie.

Quand elle eut un peu repris ses sens :

" O mon Dieu ! mon Dieu !...s'écria-t-elle, quel affreux malheur ! Mon enfant, mon cher enfant ! Quelle nouvelle pour mon mari ! Mon pauvre Henri, où es-tu !... En quelles mains seras-tu tombé ? Ah ! si, enlevé par des voleurs, tu allais grandir sans instruction, sans mœurs, sans principes ! Quelle horreur !... à peine osé-je y penser... ; mieux vaudrait avoir à pleurer sur ta tombe.

" O mon Dieu, reprit-elle ensuite en tombant à genoux, Dieu de bonté et de miséricorde, donnez-moi, ainsi qu'à mon malheureux époux, la force de supporter chrétiennement ce coup affreux. Quoique ce soit l'imprudence et la malice des hommes qui nous aient privés de notre petit ange, cependant vous l'avez permis. Puisque vous en avez disposé ainsi, je remets mon enfant entre vos mains ; je vous l'offre en sacrifice, quelque douloureux qu'il soit pour mon cœur...

" Hélas ! on m'a arraché mon cher enfant, mais on ne peut le soustraire à votre puissance... Votre œil le voit partout où il peut être. Il m'est désormais impossible de lui donner les soins et les con-

seule d'une mère; votre providence peut seule veiller sur lui. Oui, je suis assurée que votre divine bonté qui nous éprouve aujourd'hui, permettra que cette douloureuse épreuve tourne un jour à notre satisfaction."

C'est ainsi que cette mère vraiment chrétienne cherchait à adoucir sa peine.

Mais la pauvre Marguerite était inconsolable. Elle se jeta aux pieds de la comtesse, et implora son pardon. "Ah ! Madame, punissez-moi..., faites-moi périr, je l'ai mérité..." La comtesse lui pardonna. "Ton profond chagrin, ton repentir sincère, méritent la rémission de ta faute; va, lui dit-elle, je te pardonne; mais tu vois maintenant combien mes ordres étaient sages, et comme j'avais raison en te recommandant de ne jamais quitter cet enfant; tu vois à quels malheurs peuvent exposer le goût du plaisir, l'étourderie et la désobéissance. Le seul moment d'oubli que tu as eu a suffi pour détruire à jamais mon bonheur... Désormais le chagrin flétrira mon existence comme ces roses qui sont là sous mes pieds..."

Lorsque la comtesse, un peu remise de son premier trouble, eut appris que peu d'heures encore s'étaient écoulées depuis l'enlèvement de son fils, elle envoya plusieurs de ses gens sur toutes les routes, et fit faire des recherches de tous côtés. Mais ils revinrent les uns après les autres sans avoir rien découvert. Marguerite courait à la rencontre de chacun d'eux, et dès qu'elle apercevait de loin la tristesse peinte sur leur figure, sa douleur, un instant suspendue, se ranimait, et elle versait des torrents de larmes. Enfin le dernier de ces envoyés

revint aussi sans avoir pu découvrir la moindre trace de l'enfant. Alors Marguerite perdit tout espoir, et, s'abandonnant à son affliction, faillit perdre la vue à force de pleurer. Néanmoins elle sembla se calmer peu à peu; mais elle devenait d'une pâleur excessive, ce n'était plus que l'ombre d'elle-même, et tous ceux qui la voyaient se sentaient émus de pitié. Un jour elle disparut tout à coup, sans que personne pût savoir ce qu'elle était devenue.

CHAPITRE IV

Éducation d'Henri.

C'était une bohémienne, vieille, laide et méchante, aux cheveux noirs et gras, et au teint jaune et flétri, qui avait enlevé l'enfant. Cette vilaine femme exerçait deux professions qui s'accordent facilement : elle disait la bonne aventure aux gens crédules, et les volait quand elle en trouvait l'occasion. C'était en qualité de diseuse de bonne aventure qu'elle s'était naguère introduite dans le château pour en bien étudier les localités. Elle était de la bande des prétendus musiciens; pendant qu'ils amusaient tous les domestiques dans une des salles du rez-de-chaussée, et que les sons bruyants de leur musique assourdissaient tout le monde, la bohémienne entra par une petite porte du jardin, que Georges, le garçon jardinier, avait eu l'imprudence de laisser ouverte, et, se glissant le long des bosquets et des charmilles, elle pénétra dans l'intérieur du château

sans être vue ni entendue ; un escalier dérobé qu'elle avait remarqué précédemment la conduisit jusque dans la chambre à coucher, où elle prit l'enfant ainsi que tous les objets précieux qui se trouvaient à sa portée. Traversant ensuite le jardin, en prenant les mêmes précautions qu'auparavant, elle s'enfuit avec son butin dans la forêt voisine. Elle s'y cacha dans un fourré très épais, où elle attendit que la nuit fût assez obscure pour lui permettre d'emporter avec sécurité l'enfant et les objets volés. Suffisamment pourvue de vivres, la mégère suivait toujours des sentiers éloignés des habitations, se cachant le jour, et ne marchant que la nuit.

Après avoir parcouru une assez grande distance, elle parvint à un endroit bien enfoncé dans les montagnes. Il y avait là une caverne affreuse, qui autrefois faisait partie d'une mine de fer abandonnée depuis longtemps, et à moitié encombrée. L'entrée en était si bien cachée par des rochers et des broussailles, qu'il était très difficile de la trouver. Elle arriva, en rampant avec peine entre les pierres et les buissons d'épines et de mûriers sauvages, auprès d'une porte de fer dont elle avait la clef ; elle l'ouvrit, et, après avoir traversé une galerie très longue et très obscure, parvint enfin dans l'intérieur de la caverne.

Ce souterrain était un repaire de voleurs : ils y enfermaient dans d'énormes caisses les riches produits de leurs brigandages, étoffes magnifiques, pendules, bijoux et montres d'or, enfin toutes sortes d'objets précieux. Au moment où la bohémienne entra avec l'enfant, les voleurs étaient rassemblés autour d'une table, occupés à boire, à fumer, et à

jouer aux cartes. Leur aspect était effrayant, de longues et sales barbes leur donnaient un air hideux et féroce. Leur joie fut extrême quand ils surent que cet enfant était le jeune comte Henri de la Rochêne. " Actuellement, dit le chef, nous voilà en sûreté : si quelqu'un de nous vient à être arrêté, on le lâchera bien vite, dès qu'on saura que nous avons les moyens de le venger sur cet enfant. Ainsi, ajouta-t-il en se tournant vers la bohémienne, qui était la cuisinière et la ménagère de la bande, aie bien soin de lui, tu nous répondras de sa vie, qui répond de la nôtre."

C'est dans cette caverne affreuse que le charmant Henri grandit et apprit à parler, et vit son intelligence se développer. Les souvenirs de sa première enfance s'effacèrent; il ne se rappelait plus ni le soleil ni la lune, ni rien de toute la belle nature. Jamais le moindre rayon du jour ne pénétrait dans cette demeure effroyable; une seule lampe, qui brûlait sans cesse, suspendue à la voûte sombre et enfumée de la caverne, éclairait de sa flamme terne et rougeâtre les âpres rochers qui formaient les murailles. Les vivres n'y manquaient pas; les voleurs y apportaient du pain, des viandes, des légumes et même du vin en abondance. Placé dans un coin de la caverne, un grand tonneau rempli d'une eau souvent renouvelée tenait lieu de puits et de fontaine; mais comme on tirait cette eau de fort loin, la bohémienne en était très avare, et ne cessait de recommander au petit Henri d'avoir toujours bien soin de fermer le robinet. Une litière de jonc, couverte cependant de tapis précieux, servait de lit à toute la troupe.

La bohémienne ne laissait manquer de rien au petit Henri ; elle lui donnait abondamment à manger ; mais elle ne songeait à lui donner aucune instruction. L'enfant n'apprit ni à lire ni à écrire, et jamais ces malfaiteurs ne lui parlèrent de Dieu. De tous ces brigands, un seul, très jeune encore, appartenant à une honnête famille, et ayant reçu une bonne éducation, mais entraîné par la passion du jeu et la dissipation dans la carrière du crime, aimait à s'entretenir avec le petit Henri. Toutes les fois qu'il revenait d'une expédition, il lui apportait quelque chose. Un jour il lui donna des figures de bois très bien sculptées et coloriées ; c'était un troupeau de moutons, le pâtre et son chien. Une autre fois il lui donna un jardin rempli de toutes sortes d'arbres garnis de fruits rouges et jaunes ; tantôt un petit m[illegible] ou d'autres joujoux ; tantôt une petite flûte, sur laquelle il lui apprit à jouer quelques airs ; une autre fois un bouquet de fleurs artificielles, et alors il lui enseigna l'art de les faire lui-même, en découpant du papier, en coloriant et rassemblant les diverses pièces. Ainsi le jeune Henri avait encore dans son affreuse retraite quelques occupations amusantes. Mais de tous ces joujoux, celui qu'il préférait était un petit portrait de sa mère que la bohémienne avait dérobé dans le château ; c'était un chef-d'œuvre de peinture : il était enfermé dans un médaillon d'or enrichi de diamants et recouvert d'un cristal poli ; mais la vieille ne lui mettait ce bijou entre les mains que de temps en temps, quand elle était de bonne humeur et elle le reprenait bientôt.

Le jeune voleur dont nous venons de parler se plaisait souvent à considérer ce portrait ; il se souvenait alors de sa propre mère, et des larmes qu'il cherchait à cacher coulaient de ses yeux. "Pauvre enfant, disait-il, quelle atrocité de t'avoir arraché du sein de ta mère ! que de larmes elle aura versées !... Oh ! si je pouvais te ramener dans ses bras, avec quel plaisir je le ferais ! Mais moi-même je suis captif. Déjà je me serais échappé cent fois, si mes prétendus amis ne m'eussent surveillé avec autant de soin."

Quoique ce jeune homme se plût à développer l'intelligence naissante de Henri, il n'osait jamais lui parler de Dieu ni de l'éternité ; les autres brigands ne l'auraient pas souffert, tant ils craignaient tout ce qui eût pu exciter dans leurs âmes le trouble et le remords.

CHAPITRE V

La fuite de la caverne.

A mesure que le petit Henri grandissait, il devenait plus curieux de savoir ce que faisaient les brigands, et où ils se rendaient lorsqu'ils s'absentaient de la caverne. Il les pria plusieurs fois de l'emmener avec eux, mais il fut toujours refusé brusquement, ou renvoyé à un autre jour. Quelquefois ils sortaient tous et le laissaient seul avec la vieille bohémienne, qui devenait impotente et ne pouvait presque plus marcher. Toujours clouée sur son siège, toujours grondeuse et maussade, elle

raccommodait le vieux linge, ou dormait. Quelle triste compagnie pour un petit garçon vif et remuant !

Un jour que, restée seule avec Henri, elle était plongée dans un profond sommeil, le jeune enfant alluma une bougie, et se mit à fuir de toutes ses forces dans la longue et ténébreuse galerie par laquelle il avait toujours vu partir les voleurs. Il marchait, il courait avec tout le courage que le désir et l'espoir donnent à la jeunesse ; et, quoique la galerie fût très longue, bientôt il arriva au bout et se trouva devant la porte de fer. Mais comme elle était fermée par une énorme serrure, il ne put jamais l'ouvrir, et force lui fut de retourner tristement sur ses pas. Chemin faisant, il avait observé que la galerie principale avait plusieurs embranchements plus étroits, et qui paraissaient se prolonger bien avant sous terre. Il eut le courage de s'engager dans le premier de ces passages qu'il rencontra. Après avoir marché longtemps et vainement cherché quelque issue, il vit sa bougie, déjà presque consumée, près de s'éteindre. Il allait se trouver enveloppé dans les plus épaisses ténèbres. Tout à coup il crut apercevoir dans le lointain une brillante lumière. Transporté de joie et de curiosité, il redoubla la vitesse de sa marche. La lumière rougeâtre grandissait de plus en plus ; à la fin elle s'accrut tellement, qu'il lui sembla voir un grand corps lumineux qui se tenait debout au fond du passage. Néanmoins il s'avança toujours courageusement, et se trouva enfin dans une fente de rocher, qui laissait passer les rayons de l'aurore, et par où il était facile de sortir du souterrain. Transporté de joie,

l'enfant ne fit qu'un saut, et le voilà en pleine liberté...

Aucune langue ne saurait décrire les diverses sensations qu'il éprouva lorsque, échappé de ces noirs souterrains, il se trouva pour la première fois sous un ciel bleu, dans une contrée magnifique, environnée de bois et de montagnes.

Ce fut par une belle matinée d'été que cet enfant éprouva ce délicieux plaisir. Le soleil était sur le point de se lever. Le ciel brillait comme une mer de feu, et les reflets de l'aurore donnaient une teinte dorée à la cime des arbres et des montagnes. La terre était émaillée de verdure et de fleurs ; les oiseaux faisaient entendre leurs chants mélodieux, et plus loin, vers le milieu de ce riche vallon, un grand lac, semblable à un vaste miroir, reproduisait sur sa surface limpide les feux de l'aurore et les formes variées des montagnes et des collines dont il était entouré.

A ce spectacle si imposant, si nouveau pour lui, Henri resta immobile de surprise et de ravissement. Il semblait se réveiller d'un long et profond sommeil ; il chancelait comme quelqu'un qui est encore à moitié endormi ; il ne pouvait que regarder, et fut longtemps sans trouver des paroles pour expri-
mer son étonnement. Enfin il s'écria : " Où suis-
je ?... Ah ! quelle étendue, quelle immense étendue
autour de moi !... que tout ceci est beau !" Puis il regarda avec une nouvelle admiration, tantôt la cime d'un chêne élevé, tantôt un rocher couvert de verts sapins ; puis ce lac uni comme une glace, ou bien encore un buisson d'églantiers en fleur.

En ce moment le soleil se leva dans toute sa majesté derrière une colline verdoyante ; des nuages d'or et d'azur flottaient autour de l'astre radieux. Ces nuages eux-mêmes étaient si brillants, que le jeune Henri crut assister à l'embrasement des cieux ; il y fixa, il n'en pouvait détourner ses regards avides ; cependant le soleil, se dégageant peu à peu des légères vapeurs matinales qui le voilaient sans le cacher, se montra au-dessus de la colline sous la forme d'un globe d'or resplendissant de feu. " Qu'est-ce donc que cela ? s'écria Henri, le regard fixe et les bras étendus. Quelle lumière miraculeuse !..." Mais bientôt, ébloui par l'éclat toujours croissant des rayons solaires, il fut obligé de détourner la vue.

Ensuite il se promena un peu ; mais il osait à peine faire un pas, craignant d'écraser les jolies petites fleurs dont la terre était parsemée. Tout à coup il aperçut un petit agneau caché sous un buisson de roses sauvages.

" Ah ! voilà un mouton, un mouton ! " s'écriait-il plein de joie. Il courut et voulut le saisir ; mais l'agneau, en se réveillant, se leva et se mit à bêler. Henri recula tout effrayé : " Quoi donc ?... cet agneau est en vie, il parle, il marche ! les miens que j'ai laissés dans la caverne sont muets et immobiles : aucun d'eux ne peut bouger. Quel miracle ! Qui donc a pu apprendre à celui-ci à parler et à marcher ?..." Alors il voulut lier conversation avec l'agneau ; il lui adressa diverses questions ; et comme le petit animal ne lui répondait que par le même cri, il fut sur le point de se fâcher contre lui.

Au même instant le berger survint. C'était un

beau jeune homme, ayant le visage frais, des joues vermeilles et une blonde chevelure. Il cherchait son agneau, et l'avait aperçu au moment où l'enfant le caressait ; quand il arriva, Henri fut d'abord effrayé ; mais il se rassura en voyant ce berger le saluer d'un air aimable et riant. "Ah ! que tu es beau ! s'écriait-il en regardant le jeune pâtre : dis-moi donc, ajoutait-il en montrant le ciel et la terre, cette grande et large caverne est-elle à toi ? Me permettras-tu d'y rester auprès de toi et de ton agneau ? " Le berger avait peine à comprendre ce que cela voulait dire ; il crut d'abord que le petit inconnu avait perdu la raison. Mais, revenu bientôt de son erreur, il lui demanda qui il était, et comment il était venu dans cette contrée. Lorsque Henri lui eut raconté qu'il sortait de dessous la terre, et qu'il lui eut expliqué aussi ce que faisaient dans la caverne la vieille grand'mère et les hommes à longues barbes, le berger comprit le mystère, et fut saisi d'une terrible peur. Pourtant, ému de compassion, il prit Henri sur un bras, l'agneau sur l'autre, et s'enfuit d'un pas rapide, comme si déjà les voleurs eussent été à sa poursuite.

CHAPITRE VI

Le bon ermite.

Il y avait dans ces montagnes un vénérable ermite très âgé, car il comptait plus de quatre-vingts ans. Sa sagesse et sa piété le faisaient respecter et chérir dans toute la contrée, on le nommait père

Ambroise. Ce fut auprès de ce digne vieillard que le berger songea à conduire l'enfant qu'il venait de rencontrer. L'ermitage, dont il ne se trouvait pas fort éloigné, était situé sur le penchant d'une colline, tout proche du lac. La petite cabane du solitaire, garnie à l'extérieur d'un toit de chaume dont une mousse verdâtre attestait l'ancienneté, était ombragée par un groupe d'arbres à fruits. Elle occupait le centre d'un jardin rempli des plus belles fleurs et de toutes sortes de plantes utiles. Derrière la cabane s'étendait une vigne, à côté de laquelle se prolongeait, en contournant le pied de la montagne, un riche champ de blé ; partout on avait mis le terrain à profit, pour y planter, ou un arbre fruitier, ou au moins quelque buisson portant des baies délicieuses. Sur un rocher élevé, dont la cime saillante paraissait s'avancer au-dessus du lac, on voyait la chapelle de l'ermitage, ornée de son petit clocher pointu : un escalier taillé dans le roc y conduisait.

Au moment où le jeune berger, portant l'enfant sur ses bras, entra par la petite porte grillée dans le jardin, le vénérable vieillard était assis sous un pommier, d'où l'on jouissait de la plus belle vue sur le lac et ses environs. Il lisait avec recueillement dans un livre posé devant lui sur une table. Sa longue barbe, et le peu de cheveux que conservait sa tête presque chauve, étaient blancs comme la neige.

Aussitôt qu'il aperçut les deux nouveaux venus, il se leva, alla à leur rencontre, et les reçut avec une affabilité franche et cordiale. Il écouta attentivement le récit du jeune berger, prit ensuite l'enfant dans ses bras, et lui demanda son nom. Il soupçonna

bientôt que cet enfant appartenait à des parents distingués et qu'il avait été enlevé par des voleurs. Il en fut pénétré d'une vive compassion. "Laisse-moi ce pauvre petit, dit-il au berger, et surtout n'en dis rien à qui que ce soit. J'espère encore pouvoir retrouver ses parents ; en attendant, il trouvera chez moi un asile où les brigands ne viendront pas le chercher ; car ils évitent soigneusement ma cabane, où ils ne trouveraient ni or ni argent, et ils détestent les exhortations salutaires que je leur adresserais."

Le vieillard offrit ensuite à ses convives du pain et du lait ; et quand le jeune berger se fut suffisamment refraîchi, il prit sa houlette pour retourner auprès de son troupeau. L'enfant ne voulait point le laisser partir ; il pleurait, et le retenait par ses habits. Mais le jeune homme ayant promis de bientôt revenir, et lui ayant fait présent du petit agneau, Henri s'apaisa, et témoigna beaucoup de joie de ce cadeau, qui à ses yeux avait une valeur immense.

CHAPITRE VII

Le soleil et les fleurs.

Le jeune berger étant parti, le vieillard fit asseoir Henri à son côté. " Dis-moi, mon petit ami, tu ne sais donc plus rien ni de ton père ni de ta mère?

— Oh ! que si ! répondit l'enfant ; j'ai encore une mère, et une très belle même, je l'ai ici dans ma poche... Tiens, regarde un peu."

A ces mots, il montra le petit médaillon qu'il avait emporté avec lui, et qui était renfermé dans un bel étui de maroquin rouge. Jamais le pauvre petit n'avait vu ce portrait à la clarté du jour; il fut donc très étonné de la beauté de la figure, de la transparence des cristaux dont elle était couverte, et de l'éclat des diamants; ses yeux en furent éblouis.

"Ah! comme il fait clair chez toi! disait-il au vieillard. Mais apprends-moi donc, dit-il en montrant le soleil, qui est-ce qui a allumé là-haut cette grande lampe toute dorée, qui répand une si grande clarté autour de nous. Elle est si brillante, que je ne puis la regarder; elle m'éblouit. Elle est bien plus belle que celle de notre caverne. Explique-moi aussi comment elle monte toujours de plus haut en plus haut. La première fois que je l'ai vue, elle sortait de derrière les arbres qui sont là-bas; et bientôt elle s'est tellement élevée, que jamais je n'aurais, pu l'atteindre, quand même j'aurais grimpé sur le plus haut des arbres. Comment se fait-il qu'elle se tient en l'air, et qu'elle marche toute seule? je ne vois aucune corde pour la supporter et la faire mouvoir... Qui donc monte là-haut pour y verser de l'huile?

—Cette grande et belle lumière, lui répondit le père Ambroise, se nomme le soleil. Elle est au moins mille fois plus âgée que toi; elle marche et brûle ainsi continuellement sans interruption, sans le secours de personne, et sans avoir besoin qu'on y mette de l'huile.

—Je ne conçois pas cela, disait le petit bonhomme. Mais quelles belles fleurs tu as là!" A ces mots il

se leva et courut vers le parterre. "Ah qu'elles sont bien peintes! rouges, jaunes, bleues! Oh! c'est charmant! Et toutes ces petites feuilles si délicates, comme elles sont artistement découpées l'une exactement comme l'autre! Comment t'y es-tu pris pour les découper aussi bien, et de quoi les as-tu faites, ces jolies petites feuilles? Ce n'est pas du papier ni de la gaze, je le vois bien; la soie même n'est rien en comparaison. Dis-moi donc, est-ce toi seul qui as fait toutes ces fleurs? Oh! alors tu dois y avoir travaillé joliment longtemps... Et puis, dans quelques-unes je vois de petits fils d'une finesse extrême. Pour faire un travail si délicat, il faut que tu aies eu beaucoup de patience, une excellente vue, et des ciseaux bien affilés. Moi aussi je sais faire des fleurs, mais il me serait impossible d'en faire d'aussi belles que les tiennes."

Le père Ambroise lui répondit qu'aucun homme ne saurait faire de ces fleurs, et qu'elles sont toutes sorties de la terre. Mais Henri ne voulait pas le croire. "Cela est impossible, s'écria-t-il, j'aime encore mieux croire que c'est toi qui les as faites." Le vieillard lui montra la jolie capsule d'une tête de pavot, la secoua, et laissant couler dans sa main la quantité innombrable de graines qu'elle renfermait, il lui fit remarquer leur extrême petitesse, et lui expliqua comment chacune de ces petites graines pouvait produire une foule de ces grandes fleurs pourprées; il lui fit voir de quelle manière on plaçait ces semences dans la terre, et il lui fit comprendre que toutes les fleurs qu'il voyait étaient venues de la même manière. Henri, étonné, regardait le vieillard, comme pour s'assurer s'il parlait sérieusement.

" Comment ! de cette petite, toute petite graine, il sortirait une si grande, une si belle fleur !... Hé ! mais alors une graine comme cela doit renfermer une machine encore bien plus admirable que celle des plus belles montres à répétition que j'ai vues dans la caverne.

— Tu as raison, mon petit ami, répondit Ambroise.

— Mais quel est donc l'artiste qui a construit cette petite graine ? repartit l'enfant ; il me semble qu'il serait plus facile de faire toutes ces fleurs qu'un seul de ces petits grains."

Cependant midi approchait, et l'enfant commençait d'avoir trop chaud au soleil. " Que cette lampe est donc ardente ! elle est si loin, et elle nous échauffe si fort..." L'ermite reconduisit le petit sous le pommier, qui répandait déjà une ombre agréable autour de la table et du banc. " Ah ! que nous sommes bien ici ! dit Henri, comme il fait bon et frais !" Puis, levant ses regards sur le pommier, il ajouta : " Cet arbre semble un écran vert, placé là pour nous garantir d'un trop vif éclat de la lumière, de l'excessive chaleur. Ah ! qu'il est grand, et que de milliers de petites fleurs il porte ! Je vois que le tronc de cet arbre est en bois ; mais il n'est pas possible que ce soit toi qui aies découpé toutes ces fleurs et ces feuilles : oh ! cela, je commence à le concevoir ; il y aurait trop de besogne "

CHAPITRE VIII

Les plantes et les arbres.

Le vieillard entra dans la cabane et en apporta d'abord du lait et du pain, ensuite du beurre, du miel, et un joli panier rempli de belles pommes, pour son petit ami ; et puis, pour lui-même, des herbes et des racines, un beau melon, et un peu de vin rouge dans une carafe de verre.

Henri mangea de bon appétit. " Mais, dis-moi, demanda-t-il, où prends-tu toutes ces bonnes choses ? Est-ce que tu sors aussi quelquefois pour aller au pillage ?" A cette question naïve, le bon ermite ne put s'empêcher de sourire, et pendant le repas il raconta la manière merveilleuse dont venaient toutes les productions de la nature.

" Vois-tu, dit-il en prenant une pomme qu'il se disposait à peler et à découper, vois-tu les pommes qui sont dans cette corbeille ? C'est cet arbre qui me les a données ; et de ces petites branches il sort assez de ces fruits pour remplir plusieurs paniers.

—Cela est-il bien vrai ?" répliqua l'enfant en regardant le vieillard d'un air qui indiquait ses doutes.

Alors Ambroise le prit dans ses bras, abaissa une des branches, et lui fit remarquer les petites pommes encore toutes vertes qui s'y trouvaient. " Tu vois maintenant qu'elles sortent de ces flexibles branches. Sur ces branches elles grandissent insensiblement et deviennent enfin aussi grosses et aussi

bien colorées que celles de cette corbeille; et ce grand arbre lui même, ajouta-t-il en découpant une pomme, est sorti d'un petit pépin pareil à celui que je tiens à la pointe de ce couteau. J'ai vu cet arbre quand il n'était encore qu'une graine semblable à celle-ci. C'est moi qui l'ai planté dans la terre, je l'ai vu naître, je l'ai soigné, je l'ai élevé ; maintenant il fournit une partie de ma subsistance. Ainsi chacun de ces pépins peut produire un arbre semblable, et il en peut sortir tant de pommes, qu'un homme dans sa vie entière ne pourrait les compter.

“Ce pain-là aussi provient de petites graines semblables, continua le père Ambroise en montrant au jeune Henri quelques grains de blé qu'il avait apportés de la cabane. Il en est de ceux-ci comme des pépins de pommes, comme des semences de fleurs ; avec une poignée de grains de blé on peut obtenir bien des miches de pain aussi grandes que celle que nous avons sur notre table.” Ambroise lui expliqua clairement comment cela pouvait se faire, et, tout en causant, il montra son champ, où l'on ne voyait autrefois que des ronces et des bruyères, et qui maintenant était couvert d'une riche moisson. Henri y courut, et fut transporté de joie quand il reconnut dans chaque épi un grand nombre de grains de froment.

“Il en est de même encore, reprit l'ermite, de toutes les plantes que tu vois ici, tant de celles qui entourent ma demeure que de celles que la vue découvre dans le lointain. L'herbe qui fleurit sous nos pieds, les buissons chargés de roses, les innombrables épis qui couvrent mon champ, les vignes qui poussent sur la colline et celles qui ombragent

ma cabane, les pins et les chênes majestueux qui s'élèvent sur la montagne, et la tendre mousse qui s'attache au tronc de ce pommier : tous végétaux doivent leur origine à de petites graines, ou peuvent en être tirés. Tout ce que tu vois sur cette table, nous le devons à de semblables semences. Sans les herbages, dont les vaches, les chèvres et les brebis se nourrissent, nous n'aurions ni lait ni beurre. C'est avec le suc des fleurs que les abeilles nous préparent du miel. Les grains de blé donnent la farine dont on fait le pain qui nous nourrit, et la vigne le vin qui nous fortifie. Toutes les herbes et les racines que voilà, le cresson, la carotte, ce beau melon, même les branches dont on a tressé cette jolie corbeille, le bois dont on a fait ces assiettes et ces gobelets, la table sur laquelle nous mangeons et le banc où nous sommes assis, tous ces divers objets nous les devons à de petites graines comme celles que tu viens de voir. Je n'ai eu besoin que de les mettre en terre pour faire venir ici un pommier, et là des milliards d'épis de blé, ou des milliers de ceps de vigne ; et c'est ainsi que j'ai pu embellir ces lieux, qui n'étaient jadis qu'un désert aride et sauvage. Ce simple moyen m'a suffi pour orner mon séjour de tout ce qu'il y a de plus beau dans la nature, et me procurer en abondance toutes les choses nécessaires à la vie."

Tout cela paraissait miraculeux au jeune Henri. Autant les objets qui s'étaient offerts à sa vue depuis sa sortie du souterrain lui avaient causé de surprise, autant il s'étonnait maintenant de ce que l'ermite venait de lui raconter.



« Vois-tu ce grand lac qui s'étend dans toute la vallée ? tout cela n'est que de l'eau. »

CHAPITRE IX

La source d'eau et la pluie.

Cependant le soleil venait d'achever la moitié de sa course, et maintenant l'ombre commençait à s'étendre sur les plates-bandes de fleurs. La chaleur du jour avait un peu fané quelques-unes de celles que l'ermite aimait à cultiver avec un soin particulier. Quoiqu'il s'attendît à une pluie très prochaine, il voulut par précaution arroser au moins ses fleurs favorites. Il alla chercher un arrosoir, prit l'enfant par la main, et s'achemina vers une source abondante qui jaillissait de la fente d'un rocher.

" Eh ! que d'eau il sort de cette pierre ! s'écria Henri. A chaque instant je m'attendais qu'elle cesserait de couler, et puis elle coule toujours, toujours ! Qui a donc pu mettre tant d'eau dans ce rocher, et où va-t-on la chercher ? Tu devrais fermer ce trou et ménager ton eau, ou bien tu finiras par n'en plus avoir. " Le père Ambroise lui répondit : " Il y a aussi longtemps que cette eau sort de ce rocher que le soleil que tu vois là-haut éclaire la terre. Elle a toujours coulé ainsi sans interruption, sans jamais diminuer, et sans qu'on ait besoin de la renouveler. Vois-tu ce grand lac qui s'étend dans toute la vallée ? tout cela n'est que de l'eau. " Henri avait d'abord pris ce lac pour un grand miroir ; le vieillard le détrompa. Mais ses explications rappelaient tant de erveilles, que l'imagination de Henri en était con-

L'ermite retourna au jardin, et commença d'arroser ses fleurs. « Eh ! qu'est-ce que tu fais donc là ? dit Henri, tu vas gâter tes fleurs ; toutes ces belles couleurs dont elles sont peintes vont s'effacer ! Ambroise sourit, et le rassura en lui disant que les fleurs et les plantes, les épis et la vigne, ainsi que les buissons et les arbres, ont une sorte de vie, et que l'eau leur est aussi nécessaire qu'à nous pour se désaltérer. « Mais alors, répliqua Henri, qui pourrait leur apporter assez d'eau ?... qui montera, par exmple, là-haut pour arroser les arbres sur la cime de la montagne ?

— On y a pourvu, répondit l'ermite ; et tu verras peut-être bientôt, ajouta-t-il en portant ses regards sur les nuages, comment cela s'exécute. »

Effectivement, peu d'instants après des nuages vinrent s'amonceler au-dessus de la montagne ; il tomba d'abord une pluie douce, qui ensuite devint très forte. Voilà encore un phénomène miraculeux pour le petit Henri. « Sais-tu bien, papa, que c'est un bon arrangement ? cela t'épargne beaucoup d'ouvrage. Justement l'eau tombe par gouttes comme si on la versait avec un grand arrosoir !... Mais, dis-moi, qui nous envoie cette singulière chose que tu appelles nuage ? Qui a porté cette eau si haut, et d'où vient que le nuage reste ainsi dans l'air, sans être soutenu et sans tomber sur nous ?

— Tu sauras tout cela plus tard, » répondit Ambroise.

Mais l'enfant ne cessa de regarder les nuages, jusqu'à ce qu'ils fussent dissipés, et que le ciel eût repris son azur et sa sérénité.

Au milieu de tant d'objets nouveaux pour Henri, qui attiraient successivement ses regards curieux, et qu'il contemplait avec une joie et une admiration toujours croissantes, la journée s'écoula rapidement. Mille choses que l'habitude nous a rendues indifférentes étonnaient et charmaient cet enfant, qui les voyait pour la première fois. Un hanneton vert doré posé sur une feuille de rose, un brillant papillon voltigeant de fleur en fleur, un escargot à coquille rayée se traînant après la pluie sur le tronc d'un arbre, un agile écureuil s'égayant dans les arbres et sautant d'une branche à l'autre, les gouttes d'eau pluviale étincelant au soleil sur le mobile feuillage, la fauvette perchée sur un buisson chantant la fin du jour d'une voix mélodieuse, et volant ensuite parmi les arbustes ; les chèvres de l'ermitage, qui vers le soir descendaient des montagnes pour regagner leur étable ; enfin tout ce que voyait le petit Henri enchantait, et lui suggérait une foule de questions auxquelles le bon ermite répondait toujours avec complaisance et sagesse.

Enfin le soleil se coucha derrière le lac. « Quel dommage ! s'écria Henri consterné ; voilà la grande lampe du ciel qui descend là-bas dans l'eau : elle va s'éteindre, et tout notre plaisir sera fini, nous ne verrons plus rien... Si nous allumions une autre lampe ?...mais c'est inutile, elle éclairerait bien peu dans un si grand espace. »

Le père Ambroise le rassura. « Tranquillise-toi, lui dit-il, nous allons nous coucher, et pour dormir nous n'avons pas besoin de lumière. Avant notre réveil, le soleil sera de retour ; il reparaîtra entre ces montagnes que tu vois au loin, du côté opposé à

celui par où il a disparu. C'est ainsi qu'il fait continuellement sa course circulaire sans s'arrêter un seul instant ; c'est ainsi qu'il éclaire, réchauffe et vivifie toute la nature."

CHAPITRE X

Le divin auteur de la nature.

Henri ne tarda pas de revenir à diverses questions qu'il avait déjà faites, et auxquelles le sage ermite n'avait pas voulu répondre sur-le-champ, afin de mieux exciter dans son jeune élève une utile curiosité et un plus vif désir de s'instruire. "Dis-moi donc, papa Ambroise, s'écria l'enfant, qui fait ainsi marcher le soleil ? qui a construit cette magnifique voûte là-haut ? qui l'a peinte d'un si beau bleu ? qui a renfermé dans le rocher cette grande quantité d'eau qui en coule si abondamment et sans interruption ? qui dirige la marche des nuages et les envoie arroser les plantes d'innombrables gouttes d'eau claire comme le cristal ? qui a enseigné aux oiseaux à jouer de si jolis airs ? Ils n'ont pas comme moi un flageolet !... Qui a été assez habile pour enfermer de grandes fleurs et des arbres entiers dans de toutes petites graines, avec lesquelles nous en faisons venir partout où nous voulons ? qui a tout autour de nous couvert la terre d'un tapis de verdure et de fleurs, et nous a donné tant de choses utiles et agréables ? Quel est enfin celui qui a pu faire et disposer tout cela si bien et avec tant de prévoyance ?

— Tu crois donc réellement, disait l'ermite, qu'il doit y avoir quelqu'un qui a fait un si admirable arrangement ?

— Oh ! oui, certainement, répondit Henri ; cela est évident, et il faudrait être absolument privé de toute raison pour en douter. Je me souviens que les hommes, dans la caverne, ont été obligés de travailler pendant très longtemps pour agrandir un peu leur demeure ; il arriva même un jour que, la caverne menaçant de s'écrouler, ils eurent bien de la peine à l'étayer avec de grosses poutres. Mais ici, à cette [illegible] grande voûte, je n'aperçois pas un seul pilier. Dans le souterrain, notre lampe ne s'allumait jamais d'elle-même, et il fallait en avoir bien soin et la tenir toujours remplie d'huile, si nous ne voulions pas rester dans les ténèbres. Nous étions aussi obligés de renouveler fréquemment le tonneau d'eau, ou bien nous aurions couru risque de mourir de soif. Et puis, moi, je sais fort bien ce qu'il en coûte de travailler pour découper, peindre et assembler une seule fleur. Quelle patience, quelle adresse et quel juste coup d'œil il faut avoir pour cela ! Je conçois donc très bien qu'il est impossible que toutes ces belles choses que nous voyons autour de nous soient l'ouvrage de la main de l'homme. Voilà pourquoi je voudrais savoir QUEL EST CELUI QUI A FAIT TOUT CELA."

Actuellement que cet enfant de la nature était si vivement pénétré de la grandeur, de la beauté et de la sage ordonnance de l'univers, et que son jeune cœur, subjugué par le nombre et l'importance des bienfaits partout manifestés à ses yeux, brûlait du désir d'apprendre QUEL ÉTAIT CE SUPRÊME BIEN-

FAITEUR duquel provenaient toutes ces merveilles de la nature, le vénérable vieillard sentit que le moment était venu de lui parler de Dieu et de sa toute-puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Il se recueillit un instant et lui parla en ces termes :

« Tu as raison, mon cher Henri, il existe un Être qui a fait toutes ces choses. Cet Être infiniment sage, infiniment bon et tout-puissant, qui a créé tout l'univers ; cet Être auquel les hommes mêmes doivent leur existence..., se nomme DIEU, NOTRE PÈRE, QUI EST AU CIEL. »

Qu'on se rappelle les vives émotions dont le jeune Henri était agité dans cette matinée où, sortant du rocher, il vit pour la première fois le lever du soleil, qui de ses rayons bienfaisants éclairait et embellissait toute la nature, et l'on n'aura encore qu'une faible idée de l'impression que fit sur son âme neuve et candide la solennelle révélation du pieux ermite. L'idée d'un Dieu créateur et sage ordonnateur de tout ce qui existe venait, semblable à une belle aurore, dissiper les ténèbres dont son intelligence avait été enveloppée ; elle y répandit la lumière et lui fit envisager la nature entière sous un aspect plus beau, plus serein ; car il y reconnaissait partout les innombrables bienfaits d'un père rempli d'amour.

« Oui, mon cher enfant, ajouta l'ermite, Dieu a fait tout ce que tu vois. C'est lui qui a construit cette magnifique voûte bleue que nous nommons le ciel. C'est lui qui a enflammé le soleil et en a dirigé le cours, afin que cet astre nous dévoilât les merveilles de ses œuvres, nous éclairât pour notre travail, et fît mûrir les fruits par sa cha-

leur, comme les aliments cuisent devant le feu. C'est lui qui fait jaillir l'eau des sources, la fait tomber des nuages pour nous désaltérer et pour rafraîchir toute la nature. C'est lui qui étend sous nos pieds ce beau tapis de verdure émaillé de mille espèces de fleurs. C'est sa toute-puissance qui donne à ces fleurs et aux plantes leurs couleurs et leur parfum. C'est par sa volonté que la terre nous donne du pain en abondance, et que les collines nous fournissent le vin précieux. Il charge les arbres de fruits de toute espèce. Dans les vallées verdoyantes, il nous offre des ruisseaux limpides, et dans le creux des rochers et des arbres il nous fait trouver le miel. Il créa l'arbre dont l'ombrage nous rafraîchit en été, et dont le bois nous réchauffe en hiver. Il a enseigné aux oiseaux ces chants variés qui nous réjouissent. Il a couvert l'agneau qui repose à tes pieds de la laine moelleuse dont nos vêtements sont faits. Il nous accorde tout ce dont nous avons besoin pour notre entretien et notre subsistance. Il a fait tout si beau, si admirable, pour que nous ayons du plaisir à contempler ses œuvres, pour que nous l'aimions ; et même, si nous le savons mériter par une vie sage, il nous appellera un jour vers lui, dans des régions beaucoup plus étendues que celle que tu vois autour de nous, et où nous attendent des joies plus durables et bien supérieures à toutes celles de ce monde. Quoique dans ce moment nous ne puissions le voir, il nous voit, car il est partout ; il entend toutes nos paroles et connaît la plus secrète de nos pensées. A chaque instant nous pouvons nous adresser à lui, le prier, l'implorer dans nos besoins, car il dirige et gouverne tous les événements

de notre vie. C'est LUI qui te délivra de la caverne, et te fit apporter chez moi sur les bras du berger. En un mot, il est notre premier bienfaiteur et notre meilleur ami, notre maître et notre père."

Henri écoutait les paroles du vieillard avec la plus grande attention. Ses regards étaient attachés aux lèvres de l'ermite, et son cœur était profondément ému. Durant cet entretien, la nuit était venue. La lune, jusque-là pâle et à peine visible, se dégageant alors des nuages vaporeux, vint tout à coup briller de l'éclat le plus pur au-dessus du lac, et autour d'elle se groupèrent dans toute l'étendue du firmament une innombrable multitude d'étoiles étincelantes. Le lac, tranquille et limpide, ressemblait à une vaste glace, dans laquelle on croyait avoir un second ciel avec la lune et ses étoiles. Enfin toute la voûte céleste, se réfléchissant sur cette surface unie, présentait une brillante et fidèle image de l'immensité. Les vents, retenant leur haleine, n'agitaient pas la moindre feuille des arbres; la nature entière reposait dans un solennel silence.

Un nouveau sentiment que Henri n'avait encore jamais éprouvé, celui de la piété, de l'adoration et de la présence de Dieu, s'emparait de son cœur. Le respectable vieillard saisit cet instant, joignit les mains, leva ses regards vers le ciel, et prononça à haute voix une touchante prière. L'enfant aussi leva pour la première fois ses petites mains vers le ciel; il répéta mot à mot cette prière et y ajouta de lui-même ces paroles: "Je vous remercie encore, ô Dieu infiniment bon, de m'avoir délivré de l'affreuse caverne et de m'avoir conduit chez ce bon père, e

m'a appris à vous connaître, à vous aimer et à vous adorer."

Ensuite le père Ambroise prit l'enfant par la main et le conduisit dans sa cellule. Là il lui arrangea un lit avec de la mousse bien molle, sur laquelle il étendit un tapis, et couvrit l'enfant avec son manteau.

CHAPITRE XI

L'heureuse rencontre.

Le père Ambroise garda Henri tout l'été. Son intention était de former son cœur et son esprit, de lui faire perdre certaines expressions et quelques mauvaises habitudes qu'il avait prises dans la compagnie des voleurs, de réparer sa santé en lui donnant une nourriture frugale, et surtout en lui faisant respirer quelquefois l'air salubre des montagnes. Bientôt Henri recouvra toute la vigueur de la jeunesse et devint frais comme une rose.

Vers le milieu de l'automne, le père Ambroise, qui avait autrefois parcouru plusieurs pays et visité nombre de villes les plus remarquables, résolut de reprendre encore une fois son bâton de voyage et de retourner parmi les hommes, afin de rechercher les parents du jeune Henri. A la demande du solitaire, le père du jeune berger qui avait amené cet enfant à l'ermitage consentit à recevoir le petit orphelin chez lui jusqu'à ce que l'ermite vînt le reprendre. Thomas était un bon paysan, plein de droiture et de sagesse, sur la prudence duquel on

pouvait se fier. Le père Ambroise voulut donc en premier lieu conduire l'enfant chez ce brave homme, qui demeurait au delà de la montagne, à environ douze kilomètres de l'ermitage.

Par une belle matinée d'automne, voyant le ciel sans nuages, il éveilla Henri lorsqu'à peine le jour commençait à poindre ; il se rendit avec lui à la chapelle, et y fit une fervente prière, pour demander à Dieu de bénir son voyage. Ensuite, après avo' 'éjeuné, il prit des vivres et se mit en route. Henri, tout rayonnant de joie à l'idée de voir de nouvelles contrées, partit avec lui. Ils suivirent des sentiers solitaires connus seulement des bergers des montagnes et des chasseurs de chamois. Vers midi ils arrivèrent devant un rocher escarpé, sur la cime duquel grimpait un troupeau de chèvres. Ils se reposèrent à l'ombre de ce roc et prirent un léger repas.

En les voyant, l'enfant du chevrier accourut pour baiser la main du père Ambroise. A son aspect, Henri se leva tout étonné, et s'écria. " Tiens ! voilà un petit homme, un petit homme comme moi ! qu'il est gentil ! Je ne savais pas qu'il y eût encore d'autres petits hommes, je croyais être le seul sur la terre ! Tu viendras avec nous, n'est-ce pas ?" Le jeune pâtre offrit de porter le sac de voyage du père Ambroise. Ils partirent ensemble, et Henri avait tant de plaisir à causer avec son petit compagnon, qu'il ne faisait presque plus attention à autre chose.

Bientôt ils arrivèrent dans un joli vallon Le troupeau de moutons que l'on y voyait paître appartenait au cultivateur chez lequel l'ermite avait l'in-

LE JEUNE HENRI.—P. 49.



Elle embrassa le petit Henri.

tention de se rendre. Henri témoigna une joie extrême de voir plusieurs petits agneaux âgés à peine de quelques jours; il les caressa et les appela des noms les plus doux.

En cheminant dans cette vallée, le père Ambroise promenait de tous côtes ses regards pour découvrir le gardien de ce troupeau. Sur le penchant d'un rocher, d'où jaillissait une source limpide, il aperçut une jeune fille assise, tenant d'une main sa houlette, et de l'autre un livre dont la lecture paraissait absorber toute son attention. L'ermite, étonné, s'approcha d'elle. La jeune fille était vêtue de blanc; un chapeau de paille ombrageait sa tête. Les traits de son visage annonçaient une extrême douceur, et l'on remarquait dans son air une profonde mélancolie. Elle n'avait jamais vu le père Ambroise; néanmoins, ayant beaucoup entendu parler de lui, elle le reconnut à son costume et à son air vénérable. Elle se leva donc, et le salua avec beau coup de respect.

"Je présume qu'il n'y a pas longtemps que tu gardes ce troupeau? lui dit Ambroise; car j'en ai vu le maître dernièrement, et il ne m'a point parlé de toi." La bergère lui répondit qu'il y avait déjà plusieurs années qu'elle gardait les moutons dans ces montagnes, mais qu'elle n'était entrée au service de son maître actuel que depuis trois jours. "D'où es-tu, ma fille, et pourquoi es-tu si triste?"

A cette question de l'ermite, la jeune bergère fondit en larmes. "Hélas! dit-elle, je suis de bien loin; une étourderie m'a précipitée dans le plus grand malheur J'étais en service chez d'excellents maîtres: ils m'avaient confié leur enfant unique.

le plus joli, le plus aimable des enfants; j'eus l'imprudence de le quitter un instant, et pendant cet instant il fut enlevé par des voleurs. Le désespoir et le repentir s'emparèrent de mon âme: je ne pus rester longtemps auprès de la mère infortunée, dont la douleur semblait toujours me redemander son enfant... Je la quittai et allai me cacher dans ces montagnes. Depuis ce moment je vis dans la solitude, priant Dieu, à chaque instant du jour, de vouloir bien réparer le malheur que j'ai causé; d'avoir pitié d'elle et de moi; de lui rendre, avec son enfant, le bonheur et la joie qu'elle a perdus en le perdant. Oui, j'ose espérer que Dieu sera touché de mon repentir et de mes larmes."

Le père Ambroise lui dit d'une voix émue:

"Ma fille, je crois que dans cet instant même Dieu vient d'exaucer ta prière." A ces mots, il tira de sa poche le médaillon que Henri lui avait remis, et le montra à la bergère. "Connais-tu ce portrait?" lui dit-il. La pauvre fille poussa un cri de surprise et de joie. "O ciel! voilà le portrait de Mme la comtesse de la Rochêne, de la mère de l'enfant enlevé par les brigands!"

Aux cris de la jeune fille, Henri accourut. D'abord il se mit à considérer cette nouvelle figure d'un air tout étonné, puis il dit à la bergère d'une voix compatissante: "Pourquoi pleures-tu? as-tu faim? Tiens, mange, voilà du pain et des pommes.

— Regarde cet enfant, reprit Ambroise, c'est celui que les voleurs ont enlevé en même temps que ce portrait."

Ce bonheur inattendu causa à la jeune fille une

si grande joie, que, ne pouvant résister à la vivacité de son émotion, elle tomba à genoux et s'écria : "O Dieu de bonté, vous m'avez donc exaucée ! " Puis elle embrassa le petit Henri, qu'elle arrosa de ses larmes. "Mais est-ce bien toi, mon cher Henri !... n'est-ce pas un songe? Oui, oui c'est toi ! tu es la plus parfaite image de ton père ; ce sont ses yeux, ses traits... Ah ! que ta mère va être heureuse ! Partons, allons bien vite la consoler."

Le bon ermite ne put retenir ses larmes. "Soyez béni, Seigneur, dit-il : votre divine providence veille visiblement sur le sort de cet enfant ; vous séchez les larmes que cette pauvre fille versait sans cesse en votre présence ; vous rendez à de bons parents un fils unique, objet de leur tendesse. Dès les premiers pas vous bénissez mes démarches, et vous m'épargnez, à moi, faible vieillard, de longues et pénibles recherches. Que votre saint nom soit glorifié pour toutes les faveurs que vous nous accordez ! "

A l'instant même, Ambroise, Marguerite et Henri se rendirent à la ferme du bon cultivateur, qui n'était plus éloignée que d'une bonne demi-lieue. En attendant, le petit chevrier se chargea de garder les moutons.

"Est-ce là mon père et ma mère ? " demanda Henri, quand le paysan et sa femme vinrent les recevoir sur le seuil de la porte avec le plus aimable accueil. Il fut bien fâché lorsqu'on lui répondit que ce n'étaient pas eux. "C'est bien dommage ! disait-il, car ils paraissent bons et aimables, je serais volontiers resté chez eux."

Après avoir accepté un léger repas, ils continuèrent leur voyage, accompagnés du fils de ce brave homme ; vers le soir, en descendant les montagnes, ils arrivèrent dans une large vallée, où se trouvait un grand village ; Henri s'émerveillait de voir tant de maisons. Il y passèrent la nuit, et le lendemain, à la pointe du jour, ils repartirent sur une charrette que leur avait louée un paysan. Ils comptaient arriver avant la pointe du troisième jour au château de la Rochêne.

CHAPITRE XII

L'auberge de la forêt.

La première journée de ce voyage se passa sans accident. Henri s'amusa beaucoup du mouvement de la voiture et de la fuite apparente des arbres, des villages et des hameaux, qui semblaient passer rapidement devant lui.

Chaque fois que dans le lointain il apercevait un château, il demandait toujours si ce n'était pas la Rochêne.

Vers la fin de la seconde journée, ils arrivèrent près d'une épaisse forêt. Les chemins étaient si mauvais, qu'ils avaient beaucoup de peine à s'en tirer. Pour comble de contrariété, il s'éleva un vent terrible, la pluie tomba par torrents ; la nuit survint, et fut très noire. Nos voyageurs se virent forcés de chercher un abri dans une auberge isolée, au milieu de cette forêt, qui passait pour être infestée de voleurs. Ils se hâtèrent de souper, mon-

tèrent immédiatement après dans leur chambre, et se couchèrent bien vite, afin de pouvoir se mettre en route le lendemain de très bonne heure. Excédé de fatigue, tout le monde ne tarda pas à s'endormir. Le père Ambroise, qui avait pris Henri dans sa chambre, veillait seul agenouillé contre une table, sur laquelle il avait placé une bougie allumée. Vers minuit il lisait et priait encore.

Tout à coup un bruit épouvantable se fit entendre devant la maison. Plusieurs hommes, criant et jurant avec des voix rauques, frappèrent violemment à la porte et aux volets. Toute la maison, éveillée en sursaut, fut glacée d'effroi. Le père Ambroise sortit de sa chambre pour savoir ce que signifiait ce vacarme. " Ah ! mon Dieu ! s'écria Marguerite, qui venait de se lever, ce sont peut-être des voleurs qui viennent enlever encore une fois le jeune comte. " L'ermite lui imposa silence, et descendit. L'aubergiste aussi paraissait effrayé et n'osait ouvrir. Cependant les hommes qui étaient dehors continuaient leur tapage et menaçaient d'enfoncer la porte.

Ambroise, homme ferme et résolu, dit avec calme : " Ne vous effrayez point, Dieu nous protégera. Allons voir si l'on ne pourrait pas, par la douceur, faire entendre raison à ces gens-là."

Il ouvrit la porte, et quatre hommes, grands, robustes, armés de pied en cap, entrèrent brusquement. L'un d'eux portait une torche allumée. " Il faut que nous visitions toutes les chambres et tous les lits, criaient-ils ; notre maître va arriver, et il faut que la maison entière soit à sa disposition.

— Quel est donc votre maître ? " leur demanda l'ermite.

Sa surprise fut extrême lorsqu'il apprit que c'était le comte Frédéric de la Rochêne, qui, la paix étant conclue, revenait de l'armée pour retourner dans ses foyers, suivi de ses compagnons d'armes. Cette nouvelle répandit l'allégresse dans toute la maison. Chacun s'empressait de prodiguer ses soins à ces braves guerriers, qui à leur tour devinrent plus doux. Ils s'excusèrent de la manière violente avec laquelle ils avaient demandé l'hospitalité, en rejetant la faute sur le temps, qui était affreux. " Au milieu d'un terrible orage, disaient-ils, et à l'heure de minuit, on doit pardonner à un soldat mouillé jusqu'à la moelle des os de n'avoir pas la patience d'attendre trop longtemps qu'on lui ouvre la porte." Ils racontèrent aussi qu'ils s'étaient égarés dans la forêt, et qu'ils ne seraient jamais parvenus à trouver cette maison, si une lumière qu'ils avaient aperçue ne le leur eût servi de fanal pour les diriger.

L'ermite, accoutumé à reconnaître et à adorer jusque dans les moindres événements les voies de la Providence, fut vivement ému en apprenant que c'était la lumière auprès de laquelle il priait si tard, qui avait servi à diriger les pas du comte vers cette maison, où il devait retrouver son fils. Aussi le pieux vieillard s'empressa-t-il, dans cette circonstance, d'adresser à Dieu de tout son cœur de nouvelles actions de grâces pour cet heureux événement.

CHAPITRE XIII

Le comte de la Rochère.

Enfin le comte arriva. C'était un grand et bel homme, d'une figure noble et distinguée, ayant des manières douces et prévenantes. Il salua l'ermite avec beaucoup d'affabilité, et l'invita à monter avec lui dans l'appartement qu'on lui avait préparé ; il le fit asseoir à table à côté de lui, ordonna à ses gens d'apporter de son propre vin, remplit d'abord le verre du bon vieillard et but à sa santé, en choquant leurs verres, suivant l'usage de nos ancêtres.

" Je vous salue de tout mon cœur, vénérable père, lui dit-il ; savez-vous qu'après une course à cheval aussi fatigante, et par un temps aussi affreux, il est bien agréable de trouver un gîte pour se reposer, et un bon feu pour se réchauffer ? Cependant votre compagnie et l'aspect de vos traits vénérables me font plus de plaisir encore. Je vous trouve toutes les marques de la loyauté et de la franchise, et vous m'inspirez une telle confiance, que je vous prie sans façon de permettre que je vous ouvre mon cœur.

" Vous voyez combien mes gens sont joyeux de revoir leurs foyers, après une campagne longue et meurtrière. Mais (et pareille chose n'est pas rare dans ce monde) moi leur chef, je suis le seul triste au milieu d'eux ; loin de partager leur allégresse, j'éprouve sans savoir pourquoi un chagrin intérieur qui me consume ; j'ai un pressentiment involontaire

qu'en arrivant chez moi la situation de ma famille me fera éprouver de bien grandes peines...; je sais pourtant que ma femme se porte bien, mais je ne puis m'empêcher d'être fort inquiet au sujet de mon fils unique. Depuis longtemps ma femme ne m'en a donné aucune nouvelle positive, et même dans sa dernière lettre j'ai remarqué avec chagrin qu'elle ne m'en parlait que d'une manière vague, et comme pour me préparer plus tard à apprendre la perte de cet enfant. Depuis ce moment je suis extrêmement inquiet, et il me tarde de connaître toute la vérité... Père Ambroise, vous devez connaître beaucoup de seigneurs et de chevaliers, car autrefois vous étiez aussi un vaillant guerrier ; dites-moi, je vous prie, si dans les pays que vous avez parcourus, vous n'auriez rien appris de ce qui se passe au château de la Rochêne ?"

Une joie douce et pure brillait sur le visage du père Ambroise. " Rassurez-vous, seigneur, répondit-il, je puis vous donner les nouvelles les plus heureuses : votre fils se porte bien, c'est le plus aimable enfant que j'aie vu de ma vie.

— Vous le connaissez donc ? s'écria le comte avec l'accent de la joie et de la curiosité.

— Oh ! très bien, lui dit l'ermite. Cependant il faut que vous sachiez que pendant votre longue absence il s'est passé des choses extraordinaires à l'égard de cet enfant."

Alors Ambroise rapporta au comte tout ce qu'il savait de l'histoire de Henri, et, pour lui prouver la vérité de son récit, il lui montra le médaillon renfermant le portrait de la comtesse.

" Oui, c'est elle, s'écria le comte, il me semble la

voir. Ah ! il fut un temps où ce portrait était d'une ressemblance frappante ; mais aujourd'hui...aura-t-elle conservé cette fraîcheur éclatante ? Ah ! pauvre femme, combien elle a dû souffrir !... Mais dites-moi, où est actuellement mon enfant ?

— Dans cette maison, répondit Ambroise.

— Comment ! ici, dans cette maison, si près de moi ! s'écria le comte en se levant si brusquement, qu'il renversa son siège. Et pourquoi ne me disais-tu pas cela tout de suite, vieux père ? Je t'en prie, conduis-moi bien vite auprès de lui."

Le père Ambroise prit la lumière, et le comte le suivit dans la chambre, auprès du lit de son fils. L'enfant dormait d'un sommeil paisible, l'innocence était peinte sur son visage. Il était beau comme un ange. Le comte ne pouvait se lasser de le contempler en versant des larmes d'attendrissement. "Oh ! comme il est charmant ! comme il est grandi et embelli ! ma bonne et tendre épouse ! ce n'est qu'à présent que je conçois le sens de tes lettres ; et combien je dois te savoir gré pour le soin que tu as pris de m'épargner un désespoir qui aurait été sans bornes ! . . . Henri, mon cher Henri, s'écria-t-il à haute voix en prenant la main de l'enfant et en l'embrassant avec tendresse, réveille-toi, regarde ton père : le voilà, c'est moi." Le petit Henri se frottait les yeux ; il regardait le comte d'un air étonné, et avait bien de la peine à tenir ouverts ses yeux encore endormis. " C'est toi, dit-il enfin avec un aimable sourire. Ah ! bonjour, mon cher papa ; et maman est-elle aussi avec toi ?" Le comte prit l'enfant dans ses bras, et lui prodigua les plus vives caresses en versant des larmes délicieuses.

« C'est la Providence qui t'a sauvé, ô mon cher fils ! lui dit-il ; je ne puis assez remercier Dieu de t'avoir rendu à ma tendresse. O respectable vieillard, que d'obligations je vous ai ! Toute ma fortune ne pourrait suffire à vous récompenser dignement de tout ce que vous avez fait pour mon fils. »

Pendant que tout ceci se passait, Marguerite était aussi entrée dans la chambre ; mais, quoique fort aise de ce qui venait d'arriver, elle se tint timidement à l'écart. Le comte, en l'apercevant, la fit approcher, lui tendit amicalement la main, et l'encouragea par des paroles de bienveillance. « Quant aux brigands, s'écria-t-il avec indignation, je veux qu'ils reçoivent la juste punition de leurs crimes ! » A ces mots, il ordonna aux hommes les plus intrépides de sa suite d'aller traquer les voleurs, de les arrêter, et de les conduire bien enchaînés au château de la Rochêne. Ensuite il continua de causer avec son fils ; et il aurait passé toute la nuit dans cet agréable entretien, si le père Ambroise n'eût représenté que tout le monde avait besoin de dormir, afin d'être plus en état de continuer la route, et d'arriver le lendemain de bonne heure à la Rochêne.

CHAPITRE XIV

Henri dans les bras de sa mère.

Pendant que tous ces événements avaient lieu, la bonne et excellente comtesse vivait seule dans son château, livrée tout entière à sa douleur et à ses regrets. Elle avait été des premières à apprendre



Elle ne put proférer que ces deux mots : " Mon mari ! mon enfant ! " et elle tomba entre les bras du comte.

la nouvelle de la paix. Elle la reçut d'abord avec des transports de joie, espérant revoir prochainement son époux. Mais une réflexion subite empoisonna cette joie et fit couler ses larmes. " Ah ! que je suis donc malheureuse ! s'écria-t-elle : la nouvelle qui excite une allégresse générale me cause d'inexprimables douleurs : la femme du moindre soldat se réjouit d'avance du prochain retour de son mari ; et moi... je ne puis songer à l'arrivée du mien sans trembler d'effroi. Ah ! s'il savait la désolation qui l'attend ici... Où prendrai-je le courage de lui faire un aussi épouvantable récit !... Hélas ! il n'y aura désormais pour nous deux ni joie ni bonheur sur la terre ! "

Un jour elle se retira dans le berceau le plus sombre de son jardin ; elle y passa plusieurs heures à pleurer, à gémir, et puis à prier. Tout à coup elle entend quelqu'un accourir précipitamment ; elle tourne la tête, et voit... Marguerite, qui, arrivant avec les autres voyageurs, se dirigeait, par la grande allée du jardin, vers le berceau. Le retour de Marguerite, et surtout son air joyeux, rendirent à la comtesse un peu d'espérance ; cette fille lui sembla un envoyé du Ciel. " Ah ! Madame ! ma bonne dame ! ma chère maîtresse, s'écria Marguerite en accourant hors d'haleine, je viens vous apporter de bonnes nouvelles, les nouvelles les plus heureuses... Monsieur le jeune comte... votre cher Henri... il est en vie... il vient... Vous allez bientôt l'embrasser."

Marguerite allait tout expliquer, lorsque le père Ambroise entra dans le berceau. Il s'était hâté de prendre les devants pour préparer la comtesse à la joie du retour de son fils. En homme prudent, il

sut arranger son récit et ses explications de manière à prévenir les effets d'une émotion trop subite. Néanmoins la comtesse était déjà hors d'elle-même quand on lui eut dit que DANS QUELQUES JOURS elle aurait le bonheur d'embrasser non seulement son enfant chéri, mais aussi son époux bien-aimé.

Elle combla le père Ambroise de témoignages d'estime et de reconnaissance, et elle invita ce digne vieillard à la suivre au château, où elle lui destinait, pour se remettre des fatigues du voyage, la même chambre qu'elle avait jadis habitée auprès du berceau de son enfant.

En ouvrant la porte de cet appartement, ô surprise ! ô bonheur ! ... elle voit le comte portant le petit Henri dans ses bras ; son époux vole à sa rencontre... Elle fut tellement saisie, qu'elle ne put proférer que ces deux mots : " Mon mari ! mon enfant !... " et elle tomba dans les bras du comte. Elle pleura longtemps sans pouvoir recouvrer la parole ; elle arrosait des pleurs de la félicité le visage de son époux et de son fils.

" Maintenant, dit-elle enfin après les plus délicieuses étreintes, maintenant je puis mourir sans regret ; j'ai assez vécu, puisque j'ai goûté cet ineffable bonheur. Je tremblais d'aller au-devant de toi sans te présenter notre enfant, et voilà que c'est toi qui me le rapportes dans tes bras ! O mon Dieu, tant que je vivrai je ne cesserai de vous remercier, et tant que je vivrai je ne me laisserai plus décourager par aucun malheur ; car je viens d'éprouver que votre bonté divine sait les réparer tous, et amener tout à une heureuse fin."

Aussitôt que les premiers transports furent un peu

calmés, Henri commença de faire à sa mère le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation; il y mit une si charmante vivacité, que sa mère en l'écoutant, ne pouvait s'empêcher, tantôt de pleurer, tantôt de sourire. Il peignait surtout en traits chaleureux les sensations qu'il éprouva au moment où il entra dans le monde en passant par la fente d'un rocher; mais avec plus de feu encore peignait-il ce qu'il sentit à l'instant où il entendit parler de Dieu pour la première fois.

"En vérité, disait le comte, je voudrais presque avoir passé mon enfance dans une semblable situation. Nous sommes trop habitués à l'aspect des beautés de la nature, et l'habitude amortit les jouissances de l'âme. Ah! si nous pouvions, comme Henri, voir les créations de Dieu tout à coup, et après être parvenus à l'âge de la raison, combien, à l'aspect subit de ce ciel magnifique, de cet univers admirable, nous serions pénétrés d'admiration et de reconnaissance! jamais ces émotions ne s'effaceraient de nos cœurs.

— Oui, ajouta la comtesse, et ce qu'éprouva notre Henri quand il sortit de sa demeure soutérraine, et qu'il se vit comme transporté sur cette terre que Dieu créa si belle, nous l'éprouverons avec plus d'émotion encore lorsque, arrachés à cette vie terrestre, nous serons transportés dans le ciel. Car, selon moi, comme les fleurs artificielles, les moutons en bois et les arbres en carton, et d'autres jouets que Henri trouva si beaux tant qu'il habita la caverne, n'étaient cependant qu'une très imparfaite imitation des produits de la nature; de même aussi nous trouverons une différence non moins

grande entre les beautés et les jouissances de la terre, et les merveilles et les félicités des cieux. D... le délicieux sentiment que nous éprouvons dans ce monde lorsque, après une longue et douloureuse séparation, nous revoyons les parents ou les amis qui nous sont chers : cette joie déjà, dis-je, peut nous donner un avant-goût du bonheur que nous goûterons au ciel quand nous retrouverons dans l'éternité tous les êtres que nous avons tant aimés dans ce monde, et que la mort nous a ravis."

CHAPITRE XV

Châtiment des voleurs.

Quelques jours après, les gens que le comte avait envoyés à la poursuite des voleurs arrivèrent au château amenant toute la bande, qu'ils avaient eu le bonheur de trouver réunie dans la caverne. Les brigands étaient enchaînés deux à deux ; à la queue du convoi marchait une voiture chargée d'un grand nombre de caisses renfermant des effets volés, et sur laquelle on avait attaché aussi la bohémienne.

Après la disparition du petit Henri, les voleurs n'avaient point songé à le poursuivre ; car, trouvant à leur retour la porte de fer bien et solidement fermée, et la fente du rocher leur étant inconnue, ils présumèrent que l'enfant s'était abîmé dans l'un des gouffres de l'ancienne mine, ou qu'il avait été écrasé par l'éboulement de quelque galerie. Le chemin qui conduisait à la fente du rocher était si dégradé, si dangereux, que jamais les voleurs n'a-

valent osé s'y engager pour voir où il menait ; et nul d'entre eux n'aurait voulu croire que leur jeune captif se fût évadé par un semblable chemin.

Ils furent donc extrêmement surpris lorsqu'en entrant au château ils aperçurent le jeune comte debout sous le portail, à côté de son père ; ils ne purent concevoir comment il avait pu leur échapper sans passer par la porte de fer. " Nous pensions, murmurait leur chef avec dépit, que personne ne nous égalait en ruse ni en courage, et voilà qu'un faible enfant nous confond par sa finesse, et nous fait charger de chaînes : n'y a-t-il pas là de quoi enrager!"

L'un des musiciens qui se trouvait aussi dans la bande se dit à son tour : Nous avions enlevé cet enfant afin qu'il nous servît de garantie, et il arrive que c'est, au contraire, son enlèvement qui nous conduit à notre perte. On a donc raison de dire que CELUI QUI SPÉCULE SUR LES AVANTAGES D'UNE MAUVAISE ACTION TROUVE TOUJOURS A LA FIN QUELQUE MÉCOMPTE.

Quant au plus jeune des brigands, c'est-à-dire celui qui s'était montré si bon et obligeant envers Henri, et dont le cœur n'était pas entièrement dépravé, on l'entendit crier : " C'est Dieu qui a protégé la fuite de cet enfant : je suis bien aise de le voir sauvé, dût-il m'en coûter la vie. Dieu protège l'innocence, et punit le crime tôt ou tard. Ainsi s'est donc accompli envers nous ce que ma mère me répétait si souvent : " Quand même le méchant irait se cacher dans les entrailles de la terre, la justice divine saurait le découvrir et lui infliger le châtiment qu'il mérite."

Lorsque Henri aperçut enchaîné parmi les brigands ce jeune homme, dont il n'avait point oublié les bons procédés à son égard, cette vue lui fit beaucoup de peine, et il pria instamment son père de lui accorder la grâce de ce malheureux, qui avait toujours été si bon pour lui. Le comte répondit que pour le moment il ne pouvait s'engager à rien, mais que ce jeune homme serait traité avec toute l'indulgence permise. Les interrogatoires et l'instruction du procès ayant prouvé que ce jeune homme n'avait jamais versé de sang, et qu'il avait été plutôt domestique des brigands lui-même, on lui fit grâce de la vie ; mais il fut condamné à la prison perpétuelle. Le comte commua encore cette peine, et l'envoya dans une maison de correction où il devait rester jusqu'à ce qu'il donnât des preuves d'un sincère repentir : alors on lui permettrait de retourner chez ses parents.

Le comte, en lui signifiant cet arrêt, lui dit : " Vous voyez bien qu'aucun forfait ne reste impuni ; mais aussi jamais une bonne action ne reste sans récompense. Vous ne devez l'adoucissement de votre peine qu'à la manière dont vous avez agi envers mon fils ; et pour mieux vous récompenser encore du bien que vous avez fait à mon enfant, je vous promets d'avoir soin de votre pauvre mère jusqu'à la fin de ses jours. Allez, comportez-vous bien, et faites en sorte que je puisse bientôt vous rendre à votre famille."

Tous les autres voleurs montèrent sur l'échafaud, où ils subirent la peine qu'ils avaient méritée par leurs crimes. La bohémienne fut renfermée pour la vie dans une maison de correction. Les effets

volés furent rendus à ceux des propriétaires qu'on put découvrir. Quand à ceux dont la restitution fut impossible faute de renseignements ou de réclamations, le comte en ordonna la vente, et le produit servit à fonder un hospice pour les orphelins.

Marguerite resta au service de la comtesse. Après tant de souffrances, elle y passa des jours heureux et tranquilles. Georges, ce garçon jardinier dont nous avons parlé précédemment, s'était fait chasser depuis longtemps à cause de sa négligence et de sa légèreté ; et comme, outre ces deux défauts, il était encore débauché et ivrogne, il tomba dans la plus affreuse misère, et mourut à la fleur de son âge. Le jeune berger, richement récompensé, retourna dans les montagnes chez ses parents.

Le comte et sa famille désiraient que le père Ambroise se fixât pour toujours au château. Ce bon vieillard voulut bien accorder quelques jours à leurs instances ; mais on ne put le décider à renoncer à son ermitage ; il résista à toutes leurs sollicitations. " Non, mes amis, disait-il, je veux que le reste de mes jours soit entièrement consacré à Dieu, et ce n'est que dans ma solitude que je crois pouvoir bien accomplir ce vœu. J'ai assez vécu dans le monde, et il y a près de mon ermitage quelques malheureux qui ont besoin de moi. Se préparer à une vie meilleure par la prière et les bonnes œuvres, c'est, à mon âge surtout, ce qu'on peut faire de mieux."

Au moment des adieux, qui furent extrêmement touchants, le vénérable vieillard donna sa bénédiction au comte, à la comtesse et au jeune Henri. Les larmes coulèrent de toutes parts ; Henri surtout

ne pouvait plus s'arracher des bras de son bienfaiteur. Toute la famille accompagna cet homme respectable jusqu'au bout de l'allée, où une voiture du comte l'attendait. Il les embrassa tous pour la dernière fois, et monta en voiture, en disant d'une voix émue : ADIEU ! ADIEU ! MES BONS AMIS ! QUE LA PAIX DU SEIGNEUR SOIT AVEC VOUS ! NOUS NOUS REVERRONS DANS LE CIEL !

FIN DU JEUNE HENRI

LA COLOMBE



CHAPITRE I

Le vautour et la colombe.

Dans le vieux château de Falkenbourg, situé sur une des plus hautes montagnes de la Thuringe, vivait, il y a plusieurs siècles, un noble chevalier nommé Théobald, avec son épouse, dame Ottilie. Ce chevalier était aussi généreux que vaillant ; il accordait sa protection puissante à tous les opprimés des pays environnants, sans même exiger en retour un remerciement. Le plaisir de faire des heureux lui semblait une récompense suffisante des peines qu'il se donnait. Son épouse était la bienfaisance même. Elle visitait elle-même les pauvres, les malades dans les chaumières des vallées voisines, et son château était un refuge ouvert à tous les malheureux qui méritaient d'être secourus. Agnès, leur fille unique, âgée d'environ huit ans, sensible et bonne comme sa mère, ne connaissait pas de plus grand plaisir que de faire du bien à son prochain. Aussi elle et ses parents étaient-ils l'objet de la vénération générale dans tout le pays, et il n'était personne, gens du pays ou étrangers, qui

en apercevant de loin le donjon élevé de Falkenbourg, n'en bénit dans le fond de son âme les nobles habitants, qui mettaient leur bonheur à faire le bien ; et, en effet, la bénédiction de Dieu reposait visiblement sur Théobald, Ottilia et Agnès. Quelque nombreuses et abondantes que fussent leurs aumônes, leur fortune n'en souffrait point : au contraire, tout leur prospérait, et ils étaient au nombre des familles les plus riches de la province.

Par une belle journée d'été, Ottilia et sa jeune fille descendirent, après dîner, l'escalier taillé dans le roc qui conduisait du château au jardin sur le penchant de la montagne. Là elles remarquaient avec joie la prospérité des plantes potagères ; ici elles s'arrêtaient pour admirer la beauté des boutons de rose qui commençaient à s'ouvrir, et, plus loin, les cerises déjà rouges qui brillaient au milieu du vert feuillage. Puis elles s'arrêtèrent devant le jet d'eau pratiqué au milieu du jardin, et contemplèrent en silence le jet de cette source, qui jaillissait à une grande hauteur comme une gerbe de cristal, pour retomber en une pluie fine qui réfléchissait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Après s'être ainsi promenées, elles allèrent s'asseoir sous un joli berceau de chèvrefeuille et de vigne, et se mirent à travailler avec ardeur à une robe qu'elles destinaient à une pauvre orpheline. Tout en ce lieu était tranquille et calme ; on n'entendait que le doux ramage d'une jeune fauvette perchée sur la cime d'un arbre voisin, et le murmure agréable et non interrompu du jet d'eau.

Tout à coup un bruit les effraya : un oiseau venait de s'élancer dans le berceau, mais d'un vol

si rapide, qu'elles n'avaient pu reconnaître qui il était. Ottilie et Agnès, troublées, se regardèrent mutuellement, et en levant les yeux elles virent fondre sur le berceau un grand oiseau aux ailes étendues qui semblait poursuivre une victime. Étonné à leur aspect, il plana au-dessus du berceau, et bientôt s'enfuit à tire-d'aile. La timide Agnès était si épouvantée, qu'elle n'osait regarder autour d'elle pour découvrir ce qui venait d'entrer si précipitamment sous le feuillage du berceau. " N'aie pas peur, ma fille, lui dit sa mère en souriant ; c'est probablement quelque pauvre moineau qui fuyait la serre de ce vautour. " A ces mots, elle se mit à chercher, et bientôt elle s'écria : " Tiens, regarde donc, une colombe toute blanche ! Dans sa détresse elle s'était cachée précisément derrière toi, presque sous tes pieds. " Elle prit cette colombe, et, fixant sur Agnès un regard scrutateur, elle ajouta : Ce soir nous ferons rôtir ce petit pigeon, ce sera un morceau délicat pour ton souper.

— Ah ! maman, que dis-tu ? le faire rôtir ! " interrompit Agnès, et elle étendit ses deux mains sur la colombe, comme si elle eût voulu l'arracher à la mort dont on la menaçait. " Oh ! non, ma chère maman, il n'est pas possible que tu m'aies dit cela sérieusement. Ce pauvre animal a cherché un refuge auprès de moi, comment pourrais-je le tuer ? Regarde donc comme il est joli ! vraiment il est blanc comme la neige, et ses petites pattes sont rouges comme du corail. O maman, vois, je l'ai pris, comme le cœur lui bat encore. Il me regarde avec des yeux si jolis, si doux, si innocents, et d'un air si suppliant ! Ne semble-t-il pas me dire : Ne

ne fais pas de mal, je t'en prie? Non, chère petite colombe, on ne te fera point de mal, ce ne sera pas en vain que tu te seras réfugiée sous mes pieds; va, j'aurai bien soin de toi, et je te le promets.

—Fort bien, ma chère enfant, dit la mère satisfaite, tu as deviné mes intentions; j'ai voulu seulement te mettre à l'épreuve. Va porter cet oiseau dans ta chambre et donne-lui à manger. Nous ne devons jamais repousser les malheureux qui cherchent un refuge chez nous; notre devoir est de nous montrer compatissants envers tous ceux qui souffrent, même envers les animaux."

La mère fit aussitôt construire une jolie volière, qu'Agnès plaça dans un coin de sa chambre, et y logea sa jeune colombe. Elle lui donnait tous les jours des graines en abondance et de l'eau fraîche, et de temps en temps elle renouvelait le sable de la volière. Bientôt la colombe s'accoutuma à voir Agnès, et devint très familière avec sa jeune maîtresse. Dès que celle-ci ouvrait la porte de la cage, la colombe en sortait et venait becqueter les graines qu'elle lui présentait dans le creux de la main. Il n'était plus besoin de refermer la maisonnette, la colombe y rentrait d'elle-même et s'y plaisait.

Le matin, dès l'aube du jour, et tandis qu'Agnès dormait encore, la colombe venait se poser sur son oreiller, la réveillait, et ne lui laissait point de repos qu'elle ne se fût levée et qu'elle ne lui eût donné de l'eau fraîche et de la graine. Agnès s'en plaignit un jour à sa mère et ajouta: "Mais je sais bien ce que je ferai pour qu'elle ne vienne plus me troubler dans mon sommeil; dorénavant je fermerai tous les soirs la porte de sa volière, afin qu'elle ne puisse pas en sortir si matin.

— Non pas, répondit sa mère, il vaut bien mieux apprendre de la colombe à te lever de bon matin ; rien n'est plus favorable à la santé et n'entretient mieux la gaieté que la coutume de se lever de bonne heure. Ne vois-tu pas qu'elle te trouve trop paresseuse ? J'en serais honteuse à ta place."

Dès ce moment Agnès prit l'habitude de se lever de bon matin.

Un jour elle s'occupait à travailler à quelque ouvrage d'aiguille auprès de sa fenêtre qui était ouverte. La colombe becquetait à ses pieds des miettes de pain. Tout à coup elle étendit ses ailes, s'envola par la croisée, et alla se percher sur un toit voisin. Agnès jeta un grand cri ; sa mère accourut, demandant ce qu'elle avait. " Hé ! ma colombe ! ma colombe ! " s'écria Agnès en pleurant à chaudes larmes, et montrant le toit sur lequel s'était perché l'oiseau déserteur, qui se réchauffait au soleil. " Essaye de l'appeler," dit la mère. Agnès le fit, et à l'instant même la colombe vola sur la main qu'elle lui tendait. Agnès fut enchantée de cette docilité charmante, et la mère lui dit alors : " Ah! si tu voulais toujours être aussi docile et obéissante à ma voix que cette colombe l'est à la tienne, tu me donnerais encore plus de satisfaction que tu n'en éprouves en ce moment. N'est-ce pas, ma fille, tu me la donneras toujours cette satisfaction ? " Agnès le lui promit et tint fidèlement sa parole.

Un autre jour Agnès venait d'arroser des fleurs dans le jardin ; fatiguée de son travail, elle s'assit à côté de sa mère sur un banc de gazon, tout près du jet d'eau. La colombe, qui était alors déjà si bien apprivoisée, qu'Agnès la laissait voltiger

librement partout, vint boire dans le bassin. « Regarde donc, maman, dit Agnès, comme ce petit animal marche avec précaution en passant d'une pierre à l'autre, pour éviter de mettre ses pieds dans la boue. Comme il se tient propre ! on n'aperçoit pas la moindre tache sur son blanc plumage.

— Et comme Agnès est quelquefois inattentive et et malpropre !" répliqua sa mère en montrant une tache sur la robe blanche d'Agnès.

En effet, Agnès, en remplissant au bassin son arrosoir, avait par mégarde sali sa robe. Elle rougit, et depuis ce moment sa robe blanche était constamment aussi nette que la neige nouvellement tombée.

Quelque temps après, Agnès fit avec sa mère un petit voyage où elle eut beaucoup de plaisir ; quand elle revint, la colombe vola tout de suite au-devant d'elle, et montra une grande joie de la revoir. « Elle a été bien triste pendant tout le temps de votre absence, dit la servante ; elle vous cherchait partout ; il est étonnant qu'un petit animal privé de raison reconnaisse si bien sa bienfaitrice et y soit si attaché.

— C'est vrai, dit Agnès, il ne saurait être plus reconnaissant pour un peu de nourriture que je lui donne.

— Mais toi, ma chère fille, es-tu toujours aussi reconnaissante ? reprit la mère. Vois, tu as eu aujourd'hui beaucoup de plaisir : as-tu songé aussi à en remercier Dieu ? Ne rougirais-tu pas de te laisser surpasser par un petit animal dans l'exercice d'une vertu aussi belle que la reconnaissance ? "

Agnès n'avait pas encore pensé de tout ce jour à

prier Dieu pour le remercier du bon voyage ; mais depuis elle ne se coucha jamais sans offrir à Dieu ses ferventes actions de grâces pour les joies et les bienfaits de la journée.

" Aimable petit animal, disait un jour Agnès, assise de bon matin à la table de travail, au bord de laquelle la colombe vint se poser, regardant sa maîtresse avec des yeux pleins d'innocence et de tendresse, je te dois beaucoup, mon aimable petite colombe, tu m'as beaucoup appris.

— Et elle t'apprendra mieux encore, reprit la mère ; cette colombe d'une parfaite blancheur est une riante image de l'innocence. Elle est simple, sans malice, sans *feinte* et sans aucun déguisement. Elle ne connait ni les ruses ni les querelles ; c'est ce que notre divin Sauveur exprima en peu de mots quand il nous dit : SOYEZ SIMPLES COMME LA COLOMBE. Oh ! puisse cette noble simplicité être toujours ton partage ! Puissent la feinte et la dissimulation et toute malice être constamment étrangères à ton cœur ! Dieu veuille que l'on puisse dire en parlant de toi : Elle est innocente et simple comme une colombe."

Le vœu de cette excellente mère fut exaucé ; Agnès resta toute sa vie un modèle de candeur, de pureté et de bienveillance.

CHAPITRE II

La veuve et l'orpheline.

Très satisfait du succès d'une expédition qu'il venait de diriger en personne contre une nombreuse bande de voleurs qui infestaient toute la contrée, Théobald racontait un soir comment il était parvenu à faire prisonniers plusieurs de ces brigands, à disperser les autres, et à rétablir la tranquillité publique. Ottilia et Agnès, assises auprès de lui et filant au rouet, lui prêtaient une oreille attetive. Déjà la soirée s'avançait ; on venait d'allumer les bougies, lorsqu'une grande et belle dame toute vêtue de noir entra dans le salon. Ses joues étaient pâles, et sa figure portait l'empreinte du chagrin. Elle tenait par la main une petite demoiselle pareillement en deuil. Théobald, Ottilia et Agnès se levèrent pour saluer la dame étrangère, qui leur parla en ces termes, non sans répandre beaucoup de larmes :

" Dieu soit avec vous, noble chevalier ! je viens implorer votre protection. Je suis Rosalinde de Hohenbourg, et cette enfant que vous voyez est ma fille Emma. Vous êtes peut-être déjà instruit de mes infortunes. Mon mari, le brave Adalric, est mort des blessures qu'il reçut dans la grande bataille livrée l'année dernière. Vous l'avez connu : il était brave, loyal et généreux, c'était le meilleur des époux et des pères ; mais ses libéralités ne lui permirent pas de nous laisser beaucoup de richesses, et l'on veut encore nous ravir notre modeste hé-

ritage. Deux chevaliers voisins avides me causent les plus vives inquiétudes : l'un, sous divers prétextes, veut m'enlever les champs et les prairies qui s'étendent jusqu'aux murs du château, et l'autre élève des prétentions sur les forêts de Hohenbourg. Ces deux puissants chevaliers se sont ligués contre moi. Hélas ! ces deux chevaliers étaient jadis amis de mon époux, aujourd'hui ils sont devenus mes implacables ennemis. Ce changement étrange est l'effet de la cupidité, qui a déjà fait commettre tant de crimes dans le monde. Mon Adalric semblait le pressentir : en mourant, il prononça votre nom. " Espère en Dieu, me disait-il, et, si l'on t'opprime, va trouver le brave chevalier Théobald ; il saura défendre la femme et la fille de son ancien compagnon d'armes." C'est pourquoi, noble seigneur, je viens implorer votre protection. Daignez justifier la confiance d'Adalric mourant. Hélas ! que deviendrai-je si je suis dépouillée de tous mes biens, et s'il ne me reste plus que les murs du château ! Ces pierres ne pourront pas nous faire vivre, moi et mon Emma, et nous serons réduites à aller mendier notre pain de porte en porte... Ah ! seigneur chevalier, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, vous deviez avoir le sort de mon Adalric, si votre épouse et votre fille allaient tomber dans la peine où je me trouve, ne désireriez-vous pas qu'elles trouvassent la puissante protection que vous pouvez m'accorder et que je vous demande ? "

La petite Emma, qui était à peu près du même âge qu'Agnès, s'approcha à son tour et dit en pleurant et les mains jointes : " Généreux chevalier, je n'ai plus de père, soyez notre protecteur et ne nous

repoussez point. Oh ! je vous en prie, venez à notre secours."

Cependant le chevalier Théobald ne répondait point. Tenant une main sous le menton, selon sa coutume, il demeurait silencieux et pensif, et tenait ses regards fixés sur la terre.

Alors Agnès, voyant avec chagrin que son père ne répondait pas et ne donnait aucun signe d'assentiment, prit la parole, et joignant ses prières et ses larmes à celles des deux étrangères : "Mon cher papa, lui dit-elle, je t'en prie, aie pitié de ces dames infortunées. L'autre jour, quand la colombe, poursuivie par le vautour, cherchait un refuge auprès de moi, maman me disait : "Nous ne devons pas repousser les malheureux qui cherchent un refuge auprès de nous." Maman fut si contente quand elle vit que j'avais pitié de ce pauvre animal ! et cette charmante petite demoiselle et sa mère ont bien plus de droits à notre compassion qu'une colombe. Ah ! papa, sauvez-les des griffes de ces vilains chevaliers, qui ressemblent exactement à des vautours."

Théobald répondit d'un ton ému : "Rassure-toi, ma chère enfant, je les défendrai avec l'aide de Dieu. Mon silence ne venait pas d'insensibilité, mais je réfléchissais aux moyens les plus efficaces pour protéger la noble dame et son intéressante fille contre la méchanceté de leurs persécuteurs." Il approcha ensuite un siège pour Rosalinde, et Agnès en traîna un à côté pour Emma. Elles s'assirent. Mais Ottilia sortit pour préparer un souper meilleur qu'à l'ordinaire, afin de bien traiter ses nouveaux hôtes ; car, dans le vieux temps, tel

était l'usage, les dames les plus nobles surveillaient elles-mêmes leur cuisine.

En attendant le souper, Théobald s'informa des prétextes que mettaient en avant les ennemis de Rosalinde. Il reconnut bientôt l'injustice de leurs prétentions ; il promit de s'occuper dès le lendemain matin, et très activement, de ses intérêts, et la pria d'attendre son retour au château. Rosalinde le remercia en pleurant de reconnaissance. Effectivement le lendemain, dès l'aube du jour, Théobald monta à cheval et partit avec les gens de sa suite.

Agnès témoigna une grande joie de ce que la petite Emma allait passer quelques jours auprès d'elle. Elle la conduisit dans sa chambre et au jardin, et lui montra son armoire, ses fleurs et sa colombe. Ces deux enfants se lièrent bientôt de la plus tendre amitié, car Emma était aussi une petite fille d'un excellent caractère et parfaitement bien élevée.

Quelques jours après, le chevalier Théobald revint. « Bonne nouvelle ! s'écria-t-il en entrant dans la salle ; tout est terminé : vos ennemis se sont désistés de leurs injustes prétentions. Ils auraient fait peu de cas de mes exhortations seules ; mais lorsque je menaçai celui d'entre eux qui vous molesterait de lui faire une guerre à outrance, ils préférèrent se tenir en repos. Aussi rassurez-vous, noble dame, et soyez parfaitement tranquille : personne ne vous troublera dans vos possessions.

— Ah ! s'écria la dame transportée de joie et de reconnaissance, puisse le Ciel vous récompenser dignement de votre générosité, et protéger à jamais vous et votre famille ! »

Elle fit ensuite ses préparatifs pour retourner à Hohenbourg. Au moment des adieux, les deux jeunes demoiselles fondirent en larmes. Agnès voulut donner à son amie un souvenir. Souvent Emma lui avait témoigné le désir d'avoir une colombe apprivoisée comme la sienne. Agnès prit donc sa colombe, la baisa et la donna, quelque chère qu'elle lui fût, à sa jeune amie. Emma ne voulait point l'accepter ; il s'ensuivit une contestation d'amitié. Enfin Emma fut obligée de céder. Agnès lui donna aussi la jolie cage, et lui recommanda la colombe avec autant d'instance qu'une bonne mère recommanderait son enfant en le confiant à des mains étrangères, et lui fit promettre de ne jamais s'en séparer.

Quand Emma fut partie, Agnès se repentit presque d'avoir donné sa petite colombe. “ J'aurais dû plutôt lui donner mes boucles-d'oreilles,” disait-elle à sa mère en lui confiant son chagrin. Celle-ci répondit : “ Tu pourras lui offrir ce cadeauquand elle reviendra nous voir ; mais actuellement tu ne pouvais rien offrir de plus convenable à ta jeune amie. Un plus riche présent ne lui aurait pas été aussi agréable, et l'eût peut-être humiliée ; tandis qu'en lui donnant ce que tu avais de plus cher, quoique ce fût en soi une chose de peu de valeur, ton cadeau l'a flatté et lui a prouvé ton attachement. Ainsi, ma fille, ne t'en repens pas. Vois ton père, il a été prêt à exposer sa vie pour défendre la veuve opprimée ; pourrais-tu regretter d'avoir sacrifié l'objet qui te plaisait le plus pour faire plaisir à une jeune orpheline ? Il faut, ma chère fille, s'accoutumer de bonne heure à faire des sacrifices pour procurer du bonheur

à ses semblables, de pareils sacrifices sont infiniment agréables à Dieu, et il les récompense toujours."

CHAPITRE III

Les deux pèlerins.

Dame Rosalinde vivait donc avec sa fille Emma tranquille et contente dans son vieux château, situé au milieu d'une contrée montagneuse et hérissée de forêts. Un soir, fort tard, deux pèlerins arrivèrent devant la porte du château et demandèrent l'hospitalité. Ils portaient de longues robes d'étoffe brune, de longs et gros bourdons, et des chapeaux couverts de coquillages, selon la coutume des voyageurs de cette espèce. Le concierge les annonça à la dame châtelaine, et celle-ci ordonna de les conduire dans une salle basse et de leur servir à boire et à manger. Lorsqu'ils eurent pris leur repas, Rosalinde et Emma descendirent pour les aller voir.

Les pèlerins leur racontèrent des histoires de la terre sainte. Tous les gens du château les écoutèrent attentivement : Emma surtout entendit leurs récits merveilleux avec le plus grand plaisir, et dans son cœur elle formait le pieux désir de pouvoir aussi visiter un jour cette heureuse contrée que le Sauveur avait habitée. Elle n'avait qu'un seul regret, c'était de ne jamais voir ce désir réalisé.

« Chère Emma, console-toi, lui répondit la pieuse mère, nous pouvons à toute heure nous transporter dans la terre sainte, et visiter le jardin des Oliviers,

le Calvaire et le saint sépulcre : nous n'avons besoin pour cela que de lire assidûment l'histoire de la vie de Jésus-Christ ; car alors nous l'accompagnons dans toutes ses courses, où chacun de ses pas était signalé par des bienfaits : nous entendons ses paroles divines, nous assistons, pour ainsi dire, à ses souffrances, à sa mort et à sa résurrection, et si nous savons mettre à profit ses instructions, ses exemples et ses mérites, notre cœur devient alors une terre de promission. Oui, le monde entier peut ainsi devenir pour nous la terre sainte."

Ainsi, tout en causant, les pèlerins prirent beaucoup d'informations sur les contrées environnantes, et particulièrement sur le château de Falkenbourg. Ils firent un grand éloge du chevalier Théobald, qu'ils prétendirent avoir connu en Palestine. " Si son château n'était pas si écarté de notre route, disait le plus âgé des deux pèlerins, et si j'étais sûr de le trouver chez lui, je ferais volontiers un détour pour aller voir ce brave chevalier." Rosalinde l'assura que le château de Falkenbourg n'était guère éloigné de leur chemin, et que le chevalier Théobald n'étant revenu d'une expédition que depuis peu, ils avaient la presque certitude de le rencontrer chez lui. " Alors je ne manquerai pas, reprit le pèlerin, de lui faire une visite ; j'ai différentes affaires à terminer avec lui. Ainsi demain matin, de très bonne heure, nous partirons pour Falkenbourg."

Dame Rosalinde et sa fille chargèrent les pèlerins de mille compliments pour le chevalier Théobald, son épouse et sa fille. Emma leur donna encore une petite somme d'argent pour leur voyage, et les pria de ne pas oublier de dire à la jeune Agnès que la

colombe se portait bien. Et comme la bienfaisante dame avait appris par leurs discours qu'ils ne connaissaient pas le chemin, elle ordonna à un de ses domestiques, qui se trouvait dans la salle, de les accompagner par le sentier de la montagne, qui abrégeait le trajet de moitié. Les pèlerins acceptèrent avec joie, et la dame châtelaine leur souhaita une bonne nuit et un bon voyage.

Le lendemain matin, les pèlerins partirent accompagnés de leur guide. C'était un jeune homme vif et gai ; il eut la complaisance de porter leurs besaces. Les pèlerins firent peu d'attention à lui, et le suivirent en silence tant que le chemin allait en montant ou en descendant ; mais, lorsque le chemin devint plus commode, ils commencèrent à converser ensemble en langue italienne. Le jeune homme qui les accompagnait était originaire de l'Italie ; on ne l'appelait au château que le petit Liénard, par corruption de son nom de LÉONARDO, qu'il eût préféré. Le chevalier Adalric, pendant ses campagnes en Lombardie, l'ayant rencontré orphelin abandonné, en eut pitié, et l'emmena en Allemagne. Quoique ce jeune homme eût parfaitement appris l'allemand, il n'avait pourtant pas oublié sa langue maternelle, et dès qu'il entendit prononcer quelques mots, il prêta l'oreille ; il était sur le point de leur en témoigner sa joie, mais bientôt ce qu'il entendit le remplit d'horreur et d'effroi.

Ces deux hommes n'étaient pas de véritables pèlerins, leur pieux costume n'était qu'un déguisement ; ils avaient fait partie de cette bande de voleurs que le chevalier Théobald avait si heureusement battue et dispersée. Ils brûlaient de l'en punir,

leur dessein était de lui demander l'hospitalité et de l'égorger la nuit, sa famille, tous ses gens, ensuite de piller le château et d'y mettre le feu.

Lorsqu'ils aperçurent dans le lointain le château de Falkenbourg, entre deux montagnes boisées, le plus âgé des deux, nommé Lupo, dit à son camarade Orso : " Le voilà donc, ce maudit repaire de notre ennemi. Ah ! qu'il me tarde de venger nos camarades qu'il a fait périr ! Oui, il faudra le garrotter et le jeter vivant au milieu des flammes.

— Très bien, répondit Orso. Cependant l'entreprise est périlleuse, et si nous manquons notre coup nous sommes perdus. Pourtant, après tout l'affaire vaut la peine qu'on la hasarde. On dit que le chevalier Théobald est puissamment riche.

— Mais, répliqua Lupo avec l'accent de la rage, j'aurais mille fois plus de plaisir à l'assassiner qu'à m'emparer de tous ses trésors, quoique certainement je ne les dédaigne pas. Encore cette seule capture, et nous voilà assez riches : nous renoncerons à notre périlleux métier, et nous choisirons un genre de vie plus tranquille. Ah ! à propos, il me vient là encore une excellente idée : tiens, si tu m'en crois, nous prendrons ses habits de chevalier et ses décorations, et nous irons faire les seigneurs en quelque pays éloigné.

— Tout cela est bel et bon, répondit Orso ; mais, je ne sais, le cœur me bat quand je songe à cette périlleuse expédition.

— Bah ! répliqua Lupo ; ne voilà-t-il pas qu'il s'avise de faire l'enfant ! Poltron ! toutes nos mesures ne sont-elles pas prises ? Nos camarades sont aux environs. Dès que nous aurons placé sur les

fenêtres de notre chambre trois chandelles allumées, sept gaillards vigoureux et braves, et qui depuis plusieurs nuits déjà n'attendent que ce signal, ne viendront-ils pas à notre secours ? Nous les introduirons dans le château par la petite porte du jardin, qui est facile à ouvrir de l'intérieur. Parmi eux, il y en a un qui connaît tous les corridors, tous les appartements et tous les souterrains de ce château aussi parfaitement que s'il y était né. Et, par ma foi, à neuf bons gaillards que nous serons, il nous sera très facile de nous rendre maîtres d'une poignée de gens endormis. Courage donc, nous ne pouvons manquer de réussir."

Le bon Léonardo frissonnait d'horreur en écoutant ces terribles discours. Cependant il se garda bien de laisser voir qu'il comprenait le langage des brigands : il s'arrêtait de temps en temps, faisant semblant de cueillir des herbes et des fleurs ; il marchait de manière à se tenir toujours derrière eux ; et, tout en sifflant d'un air d'indifférence pour détourner leurs soupçons, il prêtait une oreille attentive ; mais intérieurement il priait Dieu de venir au secours du bon seigneur Théobald, qui avait protégé sa maîtresse, et de déjouer les complots des scélérats qui méditaient sa perte. Quoiqu'il n'eût misson de conduire les faux pèlerins qu'à une certaine distance, il résolut de les accompagner jusqu'au château de Falkenbourg, afin de découvrir leur homicide dessein au chevalier Théobald.

Pendant que les voleurs continuaient de se concerter sur divers détails d'exécution, le plus vieux, se trouvant sur un sentier étroit, fit un

faux pas qui l'aurait fait rouler jusqu'au fond du précipice, si un buisson d'épines auquel il resta suspendu n'eût arrêté sa chute. Les épines déchirèrent sa robe, Léonardo vit qu'il portait sous ce vêtement un pourpoint écarlate et une cuirasse en acier poli; ce brigand laissa même tomber un long poignard ; mais le jeune guide eut la prudence de ne point paraître s'en apercevoir. Le vieux scélérat se hâta de ramasser bien vite et de recacher son poignard, et, en rajustant sa robe, il regarda plusieurs fois Léonardo avec des yeux aussi perçants que ceux de l'aigle.

Un instant après ils arrivèrent au bord d'un abîme effroyable, dans les profondeurs duquel grondait un torrent grossi par les orages; deux rochers couverts de buissons s'avançaient l'un sur l'autre des deux bords opposés, et un grand sapin équarri d'un côté, jeté comme par hasard sur deux rocs, servait de pont pour franchir cet affreux ravin. En approchant du précipice, le vieux brigand dit en italien à son camerade : " Je me défie de ce drôle-là. J'ai envie de le jeter du haut du pont." Léonardo, qui l'entendit, tremblait de tous ses membres. Il s'arrêta court, et s'écria : " O mon Dieu, je ne passerai point par là, je n'oserais jamais ; rien qu'en regardant ce précipice, la tête me tourne déjà.

—N'aie pas peur, mon garçon, répondit le vieux brigand. Viens, viens, je te porterai de l'autre côté." Et à ces mots le scélérat s'élança vers Léonardo en ouvrant ses bras pour le saisir. Mais Léonardo, criant bien vite, se mit à pousser des cris de désespéré, et s'apprêtait même à s'enfuir dans les broussailles, pour peu que le brigand s'approchât

davantage. " Ah ! s'écria-t-il, je vous en prie, laissez-moi m'en aller, nous pourrions tomber tous les deux dans l'abîme. Et quand même nous serions passés, comment ferais-je pour revenir?... Laissez-moi m'en retourner à la maison. Vous n'avez plus besoin de guide maintenant, vous n'êtes plus qu'à deux pas de Falkenbourg. Voilà le sentier qui y mène tout droit, vous ne pouvez plus vous tromper."

Le plus jeune brigand attribua à la frayeur du jeune homme à l'aspect de ce périlleux passage ; l'abîme était si profond et la planche si étroite ! " Laisse-le donc, dit-il en italien à son compagnon ; laisse-le s'en aller, ses cris peuvent nous compromettre. Je veux qu'on me jette moi-même dans le torrent si cet imbécile a pu s'apercevoir de la moindre chose. Et puis, supposons même qu'il ait vu ta cuirasse et ton poignard, qu'est-ce que cela ferait ? Il ne comprend pas notre langage et ne saurait connaître nos projets. Tout ce qu'il pourra dire de nos armes sera regardé comme un babil d'enfant : personne n'y fera attention, laissons ce pauvre diable.

— Eh bien, soit ! reprit l'autre. Mais, pour plus grande sûreté, retirons la planche après nous, ou, encore mieux, jetons-la en bas. Alors, quand même le petit drôle aurait tout entendu, il ne pourrait nous entraver. Falkenbourg est tout proche, mais c'est ici le seul passage pour y arriver ; il n'y a point de pont à plusieurs lieues de distance pour traverser le torrent, de sorte qu'il ne lui serait possible de faire parvenir le moindre avis à Falkenbourg qu'en faisant un long détour et après que nous aurons achevé notre coup."

Les deux brigands reprirent leurs besaces, congédièrent leur jeune guide sans même le remercier, et traversèrent le torrent sur la planche périlleuse. Lorsqu'ils furent de l'autre côté, Lupo se mit à crier en allemand : " Tu as raison, mon garçon, ce passage est trop dangereux ; cette planche se trouve déjà à moitié pourrie ; d'un moment à l'autre elle deviendrait fatale à quelque voyageur. Aussi, pour prévenir tout malheur, nous allons la détruire ; il faudra bien alors qu'on fasse un pont plus solide et moins dangereux."

En effet, les deux brigands détachèrent le frêle sapin, qui tomba avec fracas dans l'abîme, et fut emporté par le torrent. Dès qu'ils eurent disparu derrière le rocher autour duquel serpentait le sentier, le pauvre Léonardo, d'abord stupéfait, puisqu'il ne pouvait plus arriver à Falkenbourg, prit aussitôt une autre résolution : il se mit à courir de toutes ses forces pour porter bien vite à dame Rosalinde la nouvelle de l'affreux complot dont la divine Providence l'avait rendu confident, car à une grande distance à la ronde il ne connaissait personne à qui il eût pu utilement révéler cet horrible secret.

CHAPITRE IV

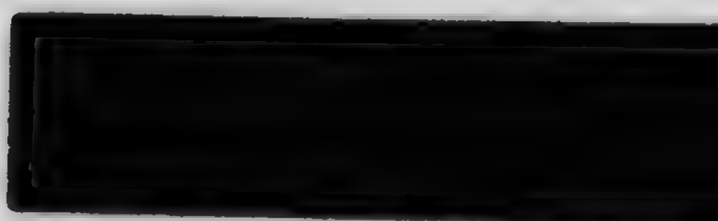
La diligente messagère.

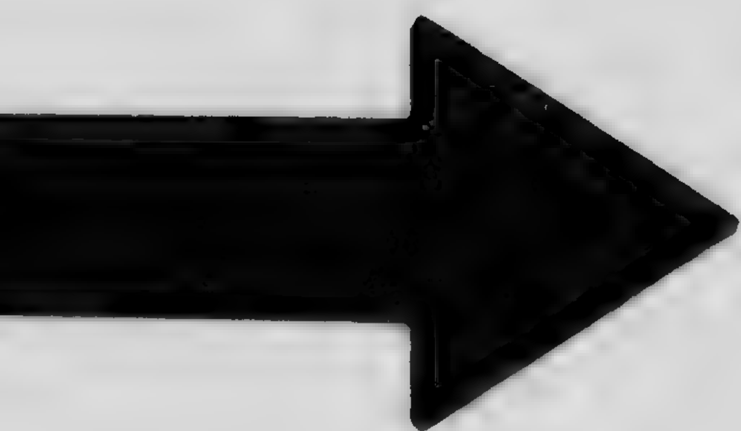
La noble châtelaine Rosalinde de Hohenbourg était bien loin de soupçonner l'affreux malheur dont son généreux protecteur Théobald était

menacé. Toute la journée, la jeune Emma ne cessait de rappeler à sa mère les beaux récits des deux pèlerins sur les merveilles de la Palestine, et elle adressait à sa mère mille questions sur Jérusalem et sur la terre sainte. Toutes deux passèrent la journée occupées tranquillement à leurs travaux ordinaires. Vers le soir, le soleil n'étant plus si ardent, et un petit air frais se faisant sentir, elles descendirent la montagne du château et se promenèrent dans le vallon pour visiter leurs champs. Elles les trouvèrent superbes; les épis commençaient à jaunir et promettaient une abondante récolte; les pièces où croissait le lin étaient couvertes de belles fleurs bleues, et l'aspect de ces riches domaines leur causait un plaisir d'autant plus vif, qu'elles avaient été naguère menacées de les perdre.

Tout à coup elles virent Léonardo qui accourait vers elles de toutes ses forces, haletant et tout couvert de sueurs. « Ah ! Madame, s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, ah ! quelle horreur ! les deux hommes que vous avez logés cette nuit ne sont pas des pèlerins, ce sont des brigands et des assassins. Ils veulent assassiner le chevalier Théobald et toute sa famille, piller son château et y mettre le feu... » Le pauvre garçon était tellement essoufflé, qu'il ne put en dire davantage. Il se laissa tomber au pied d'un arbre qui était sur le bord du chemin, et fut longtemps avant de reprendre haleine et de pouvoir parler.

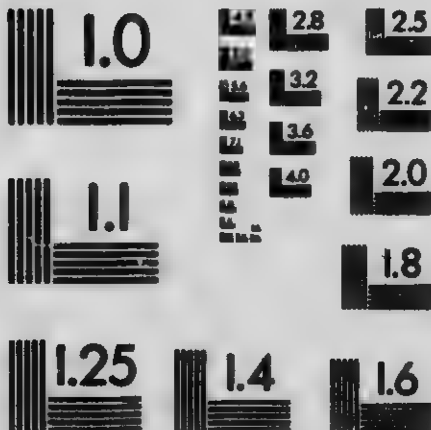
Cette affreuse nouvelle frappa de stupeur Rosalinde et Emma. « O juste Ciel ! s'écria la mère, quel complot infernal ! Eh quoi ! assassiner le généreux Théobald, son excellente épouse !...





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





— Et la bonne Agnès ! s'écria Emma, pâle et tremblante. Ah ! si j'apprenais qu'elle et ses parents fussent assassinés, j'en mourrais de douleur.

O Emma ! disait la mère, va, cours bien vite au château ; j'irai te rejoindre avec ce pauvre garçon aussitôt qu'il pourra marcher. Mais va vite, cours de toutes tes forces et fais rassembler nos domestiques. Qu'ils montent à cheval pour avertir le chevalier... Que l'on parte sur-le-champ, que l'on coure ventre à terre, dût-on crever tous mes chevaux ! "

Emma partit aussi prompte que la biche légère fuyant la flèche du chasseur ; en un clin d'œil elle gravit le rocher et atteignit le portail du château. Ses cris redoublés rassemblèrent tout le monde, elle raconta en peu de mots le crime médité contre le château de Falkenbourg. Les assistants, pénétrés d'horreur, prodiguèrent les imprécations contre les faux pèlerins, et se désolèrent comme si leur propre château même eût été la proie des flammes.

Peu d'instants après, Rosalinde survint avec Léonardo, qu'elle avait interrogé en route sur les moindres détails. " Que faites-vous là ? s'écria-t elle, vous vous amusez à vous lamenter au lieu d'agir ! Montez à cheval et partez ; courez, volez à Falkenbourg.

— Cela est impossible, notre dame, répondit l'ancien écuyer du seigneur Adalric, vieillard vénérable qui avait blanchi au milieu des combats. Les deux bandits ont déjà trop d'avance sur nous ; en ce moment ils doivent être aux portes de Falkenbourg, tandis que nous avons près de quinze lieues à faire pour y arriver. D'ailleurs il fera bientôt nuit et la

route est rompue par les pluies; avec le meilleur cheval du monde je ne pourrais arriver avant le jour à Falkenbourg; nos vieux chevaux de labour ne valent rien pour la selle, et nos chevaux de guerre ont été vendus après la mort de notre bon maître. On ne pourrait pas trouver dans toute la contrée une seule monture en état de faire une semblable course."

A cette déclaration, la noble dame demeura comme pétrifiée; puis, se livrant au désespoir, elle leva vers le ciel des regards douloureux, et des larmes abondantes inondèrent ses joues. "Il n'y a donc plus de secours à espérer de la terre! O Dieu, ayez pitié de ces âmes généreuses qui n'ont pas hésité à me secourir dans ma détresse. Emma, mon enfant, ma chère enfant, prie avec moi: implorons le Seigneur de confondre les scélérats et de renverser leur complot."

Emma joignit les mains comme sa mère, et levant aussi vers le ciel ses yeux baignés de larmes: "O Dieu de bonté, s'écria-t-elle, venez au secours de ces malheureux, comme eux-mêmes sont venus au nôtre...

—Je vous en prie, mes enfants, reprit la dame en s'adressant de nouveau à ses domestiques, quelque difficile, je dirai même quelque impossible qu'il puisse paraître d'arriver avant minuit à Falkenbourg, je vous en conjure, essayez-le du moins: un seul mot, un simple avis les sauverait tous, un seul moment peut tout décider. Hélas! si Léonardo n'était pas si fatigué de la course qu'il vient de faire, il partirait bien vite! Mais toi, Martin, dit-elle à un jeune valet, tu as aussi de bonnes jambes; va, mon

enfant, pars tout de suite. Le sentier des piétons abrège de près d'un tiers ; je te promets cent florins d'or si tu arrives à temps à Falkenbourg

— Cela est impossible, répondit le valet, personne ne serait capable, par une nuit profonde, de se retrouver dans ces sentiers obscurs qui se croisent dans les montagnes ; on tomberait dix fois dans les précipices.

— Et puis, d'ailleurs, ajouta Léonardo, ils ont détruit le seul pont sur lequel ont pût passer le torrent. Pour le franchir, comment fera-t-on ? Il faudrait avoir des ailes.

— Comment ! des ailes ! s'écria Emma, et ses yeux brillèrent de joie. Maman, maman, il me vient une idée ! Nous avons un messager tout prêt à partir. Je me souviens qu'avant notre départ le chevalier Théobald me recommanda de tenir bien enfermée ma colombe pendant le premier temps ; autrement, disait-il, elle ne manquerait pas de prendre la volée et de retourner droit à Falkenbourg. A quelque distance que ce soit, ajouta-t-il, les pigeons savent retrouver leur chemin. Dépêchons-nous donc d'attacher une lettre au cou de la colombe, et sûrement elle ira tout droit la porter à Falkenbourg, où elle sera bientôt arrivée.

— Ah ! mon Emma, viens que je t'embrasse ! s'écria la mère, il n'y a que le bon Dieu qui puisse t'avoir inspiré cette excellente idée-là."

Emma courut donc chercher sa colombe, tandis que sa mère écrivait à la hâte une lettre qu'elle attacha au collier rouge dont Emma avait orné l'aimable oiseau ; ensuite la noble demoiselle, accompagnée de sa mère, du vieil écuyer et de tous les domes-

tiques, porta la colombe sur la terrasse du château et lui donna la liberté. La colombe s'éleva d'abord bien haut dans les airs, plana quelque temps à droite et à gauche pour s'orienter, et bientôt, partant à tire-d'aile, on la vit se diriger vers Falkenbourg, et disparaître dans le lointain. Tous les habitants du château admiraient et ne pouvaient se lasser de louer l'utile avis donné par leur jeune maîtresse; tous faisaient des vœux pour l'heureuse et prompte arrivée de la colombe.

Cependant dame Rosalinde et sa fille Emma étaient en proie à mille inquiétudes. La colombe arrivera-t-elle heureusement? si en route elle allait tomber entre les griffes de quelque vautour? si ses forces ne suffisaient point à un si long trajet? si elle allait s'attarder? si on ne remarquait pas sur-le-champ son arrivée à Falkenbourg? si on ne la faisait pas rentrer? si elle tombait dans les mains des brigands? Hélas! que dechances contraires! et quel horrible m[illegible]eur elles amèneraient!

La jeune Emma et sa mère se mirent à la fenêtre qui donnait du côté de Falkenbourg. Leurs yeux ne pouvaient se détourner de cette direction. Si la colombe n'arrivait pas à temps, ou si le billet s'était égaré, on l'apprendrait au château par la lueur d'un vaste incendie...; et les pauvres dames, tremblant de découvrir ce signe funeste, mais ne pouvant supporter les tourments de l'inquiétude, ne bougèrent point de leur fenêtre, ne fermèrent point l'œil de la nuit, et ne cessèrent pas une minute de regarder du côté de Falkenbourg.

Minuit venait de sonner; un ouragan terrible

mugissait dans la forêt, et toute la contrée où était situé Falkenbourg était enveloppée d'épaisses ténèbres. Tout à coup Emma et sa mère aperçoivent une vive lumière. A cette vue, elles frémissent. " Ah ! mon Dieu, s'écria Emma, voilà la flamme ! Regarde donc, maman, comme elle semble s'élever de plus en plus, et comme le vent la fait aller de côté et d'autre... Voilà la flamme, ils sont perdus !..." Et toutes deux, également désespérées, étaient près de s'évanouir. Mais, ô bonheur ! ce n'était qu'une illusion, et cette illusion dura peu. Cette prétendue flamme n'était autre chose que quelques nuages mobiles traversés et comme allumés par la clarté de la lune qui se levait à l'horizon. Les dames, un peu revenues de leur effroi, restèrent encore à la fenêtre et ne virent point cette clarté rougeâtre et lugubre qu'un incendie nocturne ne manque jamais de produire. Enfin le jour parut, elles pensèrent que les périls du chevalier étaient passés avec la nuit.

CHAPITRE V

Le complot découvert.

Bien certainement il avait échappé au danger d'un incendie ; mais ne pourrait-il pas avoir été assassiné ? ... " Que ne donnerais-je pas, disait Rosalinde, pour avoir des nouvelles de Falkenbourg ! je ne croirais pas les acheter trop cher en les payant de tous mes diamants et de tous mes bijoux.

— Et moi, disait Emma, j'y joindrai avec plaisir toutes mes petites épargnes."

Vains souhaits ! inutile impatience ! Il fallait bien se résigner à attendre patiemment les nouvelles qui ne pouvaient tarder d'arriver. Voici au reste comment les choses s'étaient passées.

La veille, le chevalier Théobald et sa famille étaient tranquillement à souper. Le soleil parvenait déjà sur son déclin, et les derniers rayons de cet astre, traversant les vitraux arrondis, éclairaient l'antique salle à manger, lorsqu'on vint annoncer les deux pèlerins. Le chevalier ordonna de les conduire à la chambre destinée à loger les étrangers, et de les bien recevoir. " Quand ils auront soupé, dit-il, je les ferai monter chez moi, pour qu'ils nous racontent ce qu'ils ont vu dans leur pèlerinage. Ayez soin de leur servir une bonne cruche de vin pour les désaltérer ; cela les rendra plus causeurs." Après avoir reçu ces ordres, le domestique sortit, et Agnès se réjouissait d'avance des beaux récits qu'elle allait entendre. Hélas ! aucun des membres de cette estimable famille ne soupçonnait l'affreux malheur dont ils étaient menacés.

Tandis qu'ils étaient encore à table causant avec gaieté et abandon, Agnès s'écrie tout à coup : " Eh ! voilà ma petite colombe ! " En effet, c'était elle qu'on voyait voltigeant autour de la fenêtre, et frappant avec son bec contre les vitraux, comme pour demander qu'on la laissât entrer. Agnès se leva, ouvrit la fenêtre, et aussitôt la colombe vint se poser sur son épaule et lui fit mille caresses. " Ah ! voyez donc, maman, quel joli collier on lui a mis ! et... Tiens, voilà un petit papier qui pend à son collier : c'est une lettre ! En vérité les jeunes personnes ont quelquefois de singulières idées."

Le chevalier Théobold, examinant ce petit rouleau de papier, y vit ces mots : LISEZ VITE. " Allons, dit-il en souriant, le message presse." Il déroula donc le papier, parcourut quelques mots, pâlit, et s'écria : " Juste Ciel !

— Qu'est-ce donc ?" demandèrent à la fois Ottilia et Agnès, également effrayées.

Théobald leur lut le billet, conçu en ces termes :

" Très noble chevalier, les deux pèlerins qui " vont arriver ce soir chez vous sont deux brigands " faisant partie de cette bande que vous avez dis- " persée. Le plus vieux se nomme Lupo ; le plus " jeune, Orso. Sous leurs habits de pèlerins ils por- " tent des cuirasses, et sont armés de poignards ; " ils veulent cette nuit même assassiner, vous, votre " famille et tous vos gens, piller votre château et " le livrer aux flammes. Revêtus de vos habits de " chevalier, de votre chaîne d'or et de la croix de " diamant, ils projettent de s'établir en pays étran- " ger, et de s'y faire passer pour des seigneurs. " Sept autres brigands, leurs complices, rôdent " dans les environs pour y attendre le signal con- " venu : trois chandelles allumées posées sur la " croisée de leur chambre. A ce signal ils accour- " ront, les faux pèlerins leur ouvriront la petite " porte du jardin et les feront entrer. Dieu veuille " que la colombe puisse arriver chez vous assez tôt " pour que vous puissiez tous échapper au péril " qui vous menace ! Il a été impossible de vous " faire parvenir un avis par toute autre voie, les " bandits ayant détruit le pont du torrent. Envoyez-

"moi sur-le-champ un exprès pour m'apprendre
"que vous êtes sauvés.

"Votre reconnaissante,

"Rosalinde de Hohenbourg."

"Grand Dieu! quel miracle de votre bonté! s'écria Ottilie profondément émue: cette colombe est pour nous un messager descendu du ciel, comme autrefois la colombe qui portait la branche d'olivier dans l'arche de Noé. Agnès, ma fille, viens, remercions Dieu, qui daigne nous délivrer d'un si imminent péril."

Après avoir mis sa femme et sa fille en sûreté dans une chambre voisine, Théobald endossa sa forte cuirasse, et donna ordre à plusieurs de ses gardes de se tenir à proximité; puis il fit dire aux deux pèlerins de monter.

Ils entrèrent avec l'air de la plus grande humilité, faisant force révérences; et Lupo, qui porta la parole, commença d'une voix hypocrite son récit, mêlant toujours la vérité au mensonge et à la plus basse flatterie. "Digne seigneur et noble chevalier, dit-il, nous venons de Hohenbourg, dont les nobles châtelaines nous ont chargés de vous apporter mille et mille salutations affectueuses de leur part. Oh! combien nous nous estimons heureux de faire connaissance avec un héros illustre par sa valeur et ses exploits, et dont la renommée nous était parvenue jusqu'en Palestine! le puissant et généreux protecteur des veuves et des orphelins et de tous les malheureux, et que la pieuse dame Rosalinde ne se lasse pas de bénir et de nommer

son protecteur. Oh! quelle dame si [illegible] et si pieuse et si charitable? elle nous a prodigué, à nous indignes, des attentions et des soins que nous ne méritions pas. Et sa fille Emma, quelle charmante demoiselle! Imaginez-vous que ce petit ange fondait en larmes pendant le récit que nous lui fîmes de notre saint pèlerinage. Mais nous aurions bien pour une heure à vous parler des habitants de Hohenbourg. Nous-nous bornerons pour le moment à nous acquitter de la commission qu'on nous a donnée, et de vous annoncer que la noble dame et son aimable demoiselle, ainsi que la charmante colombe, se portent à merveille."

Théobald détestait la flatterie et les flatteurs; pourtant il se contint, et demanda d'un air calme: " Qui êtes-vous, et comment vous nommez-vous?

—Nous sommes de pauvres pèlerins, répondirent-ils; nous venons de terre sainte, et nous retournons dans la Thuringe, notre pays natal.

—Moi je me nomme Hermann, dit Lu[illegible] et mon cousin que voilà se nomme Burghard.

—Qu'êtes-vous venus faire dans mon château?

—Nous ne demandons qu'un gîte pour la nuit, répondirent-ils en s'inclinant; demain matin, au premier chant du coq, nous partirons. Oh! que nos parents vont se réjouir en nous revoyant!

—Tu en as menti par ta gorge! s'écria le chevalier d'une voix de tonnerre. Vous ne vous appelez pas Hermann ni Burghard. Toi, vieux scélérat, tu te nommes Lupo, et toi, jeune bandit, ton nom est Orso. Vous n'êtes point des pèlerins venant de la terre sainte, vous êtes des brigands, des assassins,

des incendiaires. La Thuringe n'est pas votre patrie, vous n'êtes pas des Allemands. Vous êtes venus dans mon château uniquement dans le dessein d'assassiner, de piller et d'incendier. Vous allez recevoir la récompense que vos crimes ont méritée ; l'échafaud vous attend. Quoi ! vous prétendiez vous revêtir de mes habits de chevalier, vous décorer de ma chaîne et de ma croix ! Holà ! gardes ! approchez, arrachez-leur ce déguisement, et voyons leur véritable costume. Désarmez-les, mettez-leur des chaînes aux pieds et aux mains, et jetez-les dans le plus profond cachot de la tour."

Les gardes se jetèrent sur eux, les dépouillèrent de leur costume de pèlerins, et les brigands parurent alors armés de cuirasses et de poignards. " Quelle abominable hypocrisie, dit le chevalier, de tromper ainsi des âmes pieuses sous l'apparence de la religion !" Aussitôt on les chargea de chaînes, et on les traîna au cachot.

Quand ils y furent, le plus jeune des brigands dit à son compagnon : " Je ne puis concevoir comment le chevalier a pu être si exactement informé. Il sait même une chose dont nous ne sommes convenus qu'entre nous deux, en route ; il sait que nous nous proposions de prendre ses habits et de nous faire passer pour chevaliers. Serait-ce par hasard que le guide aurait compris notre langue et nous aurait trahis?

— Alors il faudrait qu'il eût des ailes pour franchir le torrent et pour entrer dans le château par les fenêtres, répondit Lupo. J'ai bien fait attention, mes yeux n'ont point quitté la porte du château un seul instant, et je suis parfaitement sûr que, depuis

notre arrivée, personne n'a passé le pont-levis. Il y a là dedans quelque chose de surnaturel : il faut que le chevalier ait fait un pacte avec le diable."

Le vieux brigand entra dans une telle fureur, qu'il vomit les plus horribles imprécations contre Théobald. "Ce cruel Théobald, disait-il en écumant de rage, est l'unique cause de tous nos malheurs." Endurci dans le crime, Lupo ne voulait pas concevoir qu'il s'était lui-même rendu malheureux par ses forfaits.

Mais Orso, le plus jeune des brigands, se mit à pleurer, à se désoler et à faire des reproches à son camarade : "Plût au Ciel, dit-il, que je n'eusse point prêté l'oreille à tes conseils pernicieux ! Tu m'avais promis une vie joyeuse, des honneurs et l'abondance ; et aujourd'hui je ne trouve qu'une mort infâme. Tu me disais que nous ne faisions pas de mal ; tu voulais étouffer dans mon cœur la crainte de Dieu ; tu te moquais de sa justice dans ce monde et dans l'autre. Cependant une voix intérieure me disait le contraire, et m'annonçait le châtiment qui tôt ou tard, dans cette vie ou dans l'autre, ne manque jamais d'atteindre le crime... Hélas ! que n'ai-je écouté ce cri de ma conscience ! A présent à quoi me servent tous les trésors que j'ai amassés ? Si je m'étais adonné aux travaux même les plus pénibles, si j'avais gagné mon pain à la sueur de mon front, mais honnêtement et en conservant ma conscience pure, combien ma position serait aujourd'hui plus heureuse que celle où je me vois ! Mais à présent la main de Dieu m'a saisi et précipité dans ce cachot : me voilà perdu dans ce monde. Ah ! puissé-je au moins trouver

grâce et miséricorde dans l'autre ! puisse mon fatal exemple être une utile leçon pour les jeunes gens que la dissipation et les passions égarent, lesquelles finiront par les conduire à leur perte, comme elles m'y ont conduit !"

Pendant que les brigands se désolaient ainsi, le chevalier Théobald prenait ses mesures pour se saisir de leurs complices. Dès que la nuit fut devenue assez sombre, il fit placer trois bougies allumées sur la fenêtre de la chambre destinée aux étrangers. Ensuite le concierge, sur la prudence duquel on pouvait compter, se plaça, avec dix hommes bien armés, en embuscade dans la cour du château, tout contre la petite porte par où les brigands devaient s'introduire. Ils attendirent longtemps en vain. Déjà il était plus de minuit, déjà la lune éclairait le donjon de la vieille tour ; les gens du château commençaient à s'impatienter.

" Attendez un peu, dit alors le concierge ; il me vient une bonne idée pour les attirer dans le piège." Il partit à ces mots, et revint un instant après revêtu d'un habit de pèlerin, et ayant sur sa tête le chapeau orné de coquillages. " Sous ce costume, dit-il, les marauds ne me reconnaîtront pas, et me prendront pour un des leurs. Mais vous autres, placez-vous derrière ce pilier, afin qu'ils ne vous voient pas avant d'avoir passé la poterne."

Après avoir attendu quelques moments encore, on entendit frapper doucement à la petite porte. Le concierge ouvrit avec une précaution affectée ; un des brigands s'avança, et le prenant pour un des pèlerins, lui dit tout bas : " Arrivons-nous à propos ?

— Fort à propos, dit le concierge tout bas aussi. Venez et entrez tous sans bruit."

Les sept brigands passèrent par la poterne en marchant sur la pointe des pieds ; ils étaient munis de soufre et de goudron, et chacun était armé d'un sabre. Dès que le dernier fut entré, le concierge referma la porte, mit la clef dans sa poche, et donna le signal convenu.

Soudain les domestiques sautèrent sur les brigands, et chacun saisit son homme. Au même instant arriva aussi le chevalier Théobald, à la tête de ses gardes, portant des torches allumées et des armes étincelantes. Les brigands étaient presque morts d'étonnement et de frayeur ; ils n'avaient pas même eu le temps de tirer leurs sabres. On les enchaîna et on les jeta au cachot pour y attendre la punition de leurs crimes. " Voilà, dit le chevalier Théobald en apprenant à sa femme et à sa fille l'heureuse issue de cette affaire, voilà où aboutissent les complots des méchants ; le méchant périt par ses propres œuvres, et finit par tomber lui-même dans le piège qu'il tend à autrui."

CHAPITRE VI

Un bienfait n'est jamais perdu.

A Hohenbourg, Rosalinde et Emma attendaient toujours des nouvelles avec la plus vive inquiétude. Dix fois par heure, Emma montait l'escalier qui conduisait à la plate-forme de la tour, pour voir si le messager ne venait pas ; mais quand après midi passé on ne vit rien arriver, l'espérance s'évanouit peu à peu, et fit place aux plus terribles craintes.

Enfin, vers le soir, Emma étant encore une fois remontée sur la plate-forme aperçut de loin, sur la route, une voiture escortée par plusieurs cavaliers armés. Elle descendit rapidement l'escalier, se précipita dans les bras de sa mère, cria avec des transports de joie : " Maman, maman, les voilà ! ils arrivent eux-mêmes, je suis sûre que ce sont eux ! Allons à leur rencontre."

En effet, Théobald, Ottilia et Agnès s'étaient mis en route dès l'aube du jour, voulant apporter eux-mêmes l'heureuse nouvelle, et présenter en personne leurs remerciements à la dame Rosalinde. Dès que le chevalier Théobald aperçut cette dame, il descendit de cheval ; Ottilia et Agnès sortirent de leur voiture : tous trois vinrent saluer leurs libératrices, et leur témoigner une vive et profonde reconnaissance. Tous les cinq goûtaient alors une égale satisfaction ; ils prirent ensemble la route du château, où ils arrivèrent en s'adressant réciproquement mille questions sur ce terrible et heureux événement.

Cette belle soirée fut célébrée par un festin de famille. Léonardo, qui servait à table, fut invité à raconter dans le plus grand détail tous les discours que les bandits avaient tenus entre eux. Il le fit très volontiers; il s'attacha surtout à dépeindre le danger imminent qu'il avait couru sur les bords du torrent, et les efforts du plus jeune pour empêcher son camarade de le jeter dans le précipice. " Il a intercédé pour moi, ajouta Léonardo, et j'intercéderai volontiers aujourd'hui pour ce malheureux. Puisqu'il a montré des sentiments plus humains que son compagnon, il devrait aussi être puni moins

sérieusement." Toutes les dames appuyèrent le vœu de ce jeune homme.

A la fin du repas, Théobald saisit sa coupe d'argent, se leva et dit : " Portons la santé de l'aimable Emma ; c'est à elle que nous devons la vie ; sans l'heureuse idée qu'elle a eu de nous envoyer la lettre par sa colombe, ma femme, ma fille et moi aurions été assassinés et ensevelis sous les ruines embrasées de Falkenbourg.

— Oh ! non, seigneur chevalier, répondit en rougissant la modeste Emma, ce n'est pas moi qui vous ai sauvés ; cet honneur appartient à la bonne Agnès, qui d'abord a recueilli la douce colombe poursuivie par le vautour, et qui ensuite a bien voulu me céder ce cher oiseau.

— Grâce à Dieu, interrompit Rosalinde, nous n'avons que des éloges à vous donner à toutes deux ; bénissons encore la divine Providence, qui a fait servir au bonheur de nos deux familles les actions de chacune de vous ; mais gardez-vous, mes chères filles, de vous attribuer réciproquement l'une à l'autre tout le mérite de cet heureux événement. Car, voyez-vous, Léonardo, le pauvre orphelin qui a failli être la victime de son zèle, et qui, pour nous prouver son attachement et sa reconnaissance, a fait si rapidement une si longue course, au risque d'en tomber malade et même d'en périr, le pauvre Léonardo n'y a pas moins contribué que vous.

— Cela est vrai," dit Théobald, et à ces mots il remplit de nouveau sa coupe d'argent, la présenta à Léonardo en lui disant : " Tiens, mon brave ami, bois à ma santé ; dès à présent je me charge de ton sort et de ton avancement dans la carrière des ar-

mes ; car ton courage, ton dévouement et les qualités de ton cœur te rendent digne d'entrer un jour dans l'ordre de la chevalerie."

Ottilie dit à son tour : " Trinquons aussi à la mémoire du généreux et bienfaisant Adalric : au milieu de cette fête, notre reconnaissance doit une larme à son souvenir ; si son bon cœur n'eût pas recueilli ce pauvre orphelin, que serions-nous devenus?

— Ah ! certes, reprit la mère d'Emma, le bien que feu mon mari a fait à un malheureux orphelin nous est rendu au centuple dans le bonheur de vous avoir sauvé la vie. Mais vous, chevalier Théobald, avez-vous été moins généreux envers moi et mon Emma, qui était aussi une pauvre orpheline ? La générosité avec laquelle vous nous avez accueillies chez vous et protégées contre nos ennemis, ne pouvait pas rester sans récompense. Vous nous avez sauvées, Dieu vous a sauvé à votre tour ; de même aussi l'éternel et infaillible rémunérateur de toutes bonnes actions n'a pas manqué de récompenser Ottilie et Agnès de leur bonne et sincère amitié envers nous. Que le nom de Dieu soit béni !

— Oui, s'écria le chevalier, c'est à Dieu qu'appartiennent ici, comme en toutes occasions, nos premières actions de grâces. Sa providence a bien dirigé le cours de tous ces événements, il a daigné abaisser sur nous ses regards, et s'est servi d'une faible colombe pour manifester sa justice et sa puissance et nous arracher à une mort presque infaillible. Que notre reconnaissance envers lui soit éternelle ! Cependant nous ne devons pas moins de reconnaissance aux âmes généreuses qui ont été les

instruments de sa bonté céleste. Admirons les voies de la Providence ; certainement il m'était impossible de préserver mon château de la ruine dont le menaçaient la ruse et la trahison : eh bien, ce que je ne pouvais faire avec mon épée, la jeune Emma vient de l'exécuter avec le secours d'une colombe. C'est ainsi que les femmes et les enfants même peuvent dans l'occasion opérer beaucoup de bien : il leur suffit pour cela d'en avoir la volonté et de mettre en Dieu toute leur confiance, comme Rosalinde et Emma l'ont fait."

Puis, après un instant de silence, le chevalier Théobald continua : "Mon château étant un des boulevards de l'empire, et Mlle Emma ayant dans un âge aussi tendre, et sans le secours du glaive, préservé cette importante forteresse de la destruction, je mettrai ce beau trait sous les yeux de l'Empereur, j'en obtiendrai pour Mlle Emma, future châtelaine de Hohenbourg, l'autorisation d'introduire dans ses écussons une colombe blanche portant une branche d'olivier dans son bec."

Ottilia reprit : "Tu as là une excellente idée, mon cher époux, et je t'engage à la mettre pr... tement à exécution. Mais je voudrais aussi, moi, faire quelque plaisir à la chère Emma." Sur un signe de sa mère, Agnès sortit, et un instant après on vit arriver la colombe, qu'elle avait apportée dans une corbeille à l'insu de sa jeune amie. Le gentil oiseau vint aussitôt se placer sur la main que lui tendit Emma, et alors elle vit à sa grande surprise qu'il portait dans son bec un rameau d'olivier en or. "Ma chère enfant, dit Ottilia, acceptez ce rameau d'olivier comme un témoignage de notre

gratitude et un souvenir de notre heureuse délivrance. Je l'ai reçu autrefois de ma bonne mère pour le porter en diadème. Ma bonne et pieuse mère, en me donnant ce prix de mon obéissance et de mon application, y joignit une sentence que je n'ai jamais oubliée, et qui se trouve aujourd'hui si bien confirmée par notre propre histoire ; la voici.

Mettez en Dieu toute votre espérance : qu'elle soit ferme comme le rocher que les vagues battent sans pouvoir l'ébranler, comme la foi de Noé au milieu du déluge ; et, quand il en sera temps, Dieu viendra à votre secours."

FIN

TABLE

—

LE JEUNE HENRI

LA COLOMBE

